



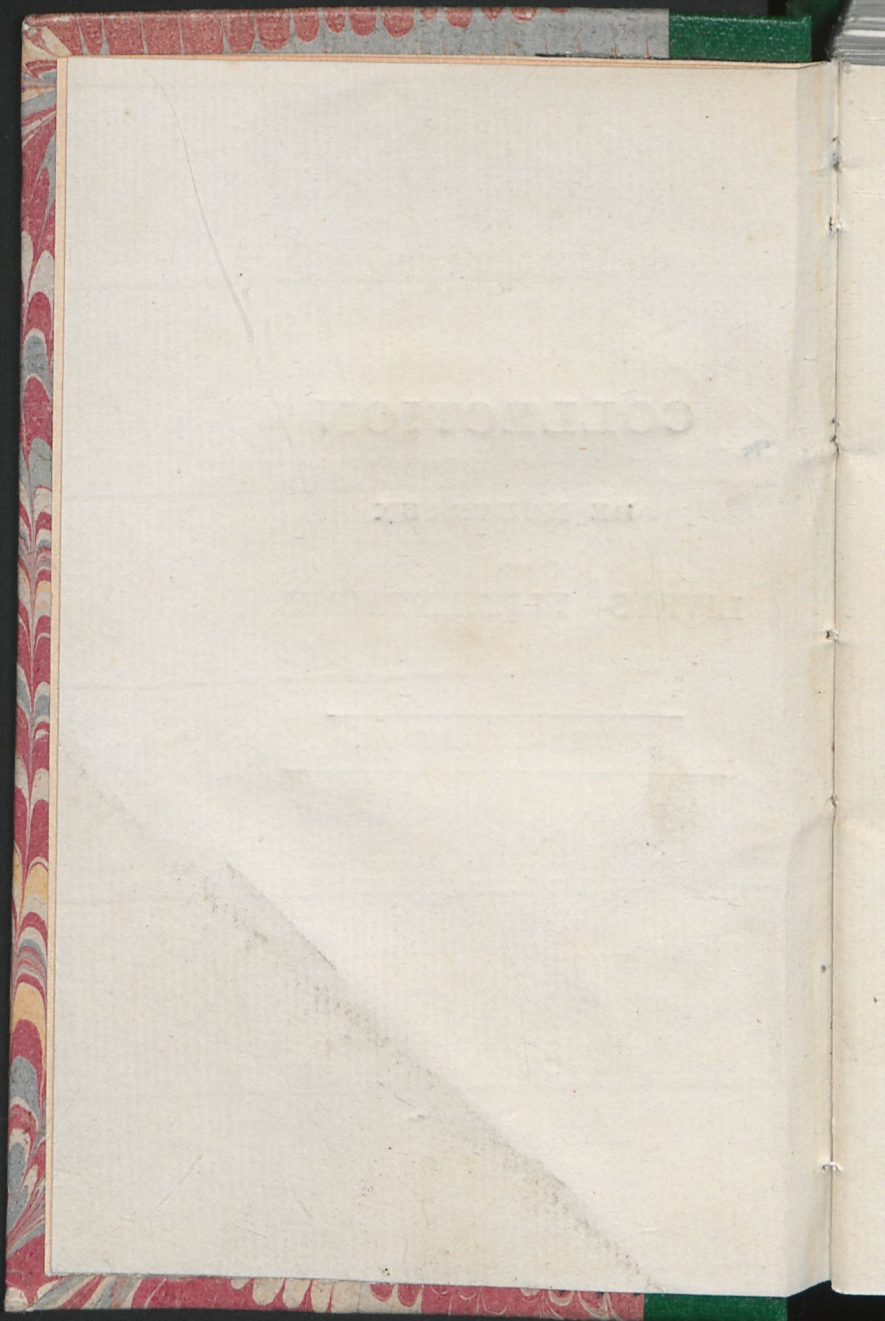


COLLECTION  
DE NOUVEAUX  
LIVRES ELEMENTAIRES.

---

TROISIEME LIVRAISON.

---



L'ART  
EPISTOLAIRE,

ou

DIALOGUES

sur la manière de bien écrire  
les Lettres,

Ouvrage divisé en deux Parties,  
LES PRÉCEPTES ET LES MODÈLES,

Pour

servir à l'Instruction de la Jeunesse.

PAR L. F. JAUFFRET.

---

TOME PREMIER.

---

A LEIPSIC

CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.

1800.



L[ouis] F[rangois]



gc 1842<sup>h</sup>  
(1)



---

A ALFRED, ADOLPHE

ET

J E N N Y.

---

*EN leur faisant hommage de ces Dialogues, je ne fais qu'acquitter la dette du sentiment. Ils m'en ont inspiré la première idée; ils m'en ont fourni les Episodes, et leurs vœux en ont hâté l'exécution. Puissent-ils, en ornant leur esprit de toutes les*

A 5

)

connoissances utiles, et leur coeur de  
l'amour de toutes les vertus, n'avoir  
jamais d'autre ambition que celle  
d'accroître sans cesse les heureux  
dons qu'ils tiennent de la nature!

---

PRÉFACE.

---

UN bon père, qui ne veut rien oublier pour donner à ses enfans l'éducation la plus soignée, me pria dernièrement de lui remettre la note de tous les *livres élémentaires*, que je croyois les plus propres à ses desseins. Il fut surpris de ne point y trouver d'ouvrage sur l'*art épistolaire*; et il fut encore plus surpris, quand je l'assurai que toutes ses recherches à cet égard seroient vaines; que je connoissois divers recueils de lettres plus ou moins bien faits, mais que tout ce qu'on avoit écrit de mieux sur l'art épisto-

laire, consistoit dans un chapitre des *Pincipes de littérature* (par le Batteux), et dans quelques passages isolés de nos meilleures rhétoriques.

Il existe, en effet, des traités généraux et particuliers, qui nous instruisent à fond de toutes les règles de l'art oratoire et poétique. Il existe même des traités qui nous apprennent, dans le plus grand détail, comment il faut conduire l'action d'une pièce pour faire une bonne comédie (ce qui convient à peu de monde), et il n'existoit jusqu'ici que des morceaux détachés sur l'art épistolaire, dont nul homme ne peut se passer.

Ce vuide dans l'instruction de la jeunesse me frappoit depuis longtemps, et l'idée de le remplir pour quel-

quelques jeunes amis, auxquels je dédie mon ouvrage, me le fit entreprendre. Si je l'offre maintenant au public, c'est que, par la nature de son objet, il a droit d'intéresser tous les parens et tous les instituteurs, de réveiller leur zèle sur une des parties les plus importantes et les plus négligées des études classiques; et qu'il leur présente un tableau des moyens les plus propres à faciliter aux enfans et aux adolescents l'exercice du genre épistolaire, et à les y perfectionner.

---

*Noms des Interlocuteurs des  
Dialogues.*

VALINCOUR, père de Charles et  
d'Emilie.

CHARLES.

EMILIE.

ALFRED, neveu de Valincour.

JENNY, nièce de Valincour.

ADOLPHE, neveu de Valincour.

DUVAL, parent et ami de Valincour.

JULIE, femme de Duval.

PAUL, }  
CLOTILDE, } enfans de Duval et de  
ELEONORE, } Julie.

AUTRES PARENS, AMIS ET VOISINS.

Le lieu de la scène est une campagne très-agréable, sur les bords de l'Oise, à neuf lieues de Paris. Les interlocuteurs sont plusieurs jeunes cousins et cousines, amis et amies, instruits par leur papa ou leur oncle dans l'art épistolaire

---

L'ART

---

L'ART  
EPISTOLAIRE.

---

PREMIERE PARTIE.

LES PRECEPTES.

---

DIALOGUE I.

*Importance de l'Art épistolaire.*

---

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE.

VALINCOUR.

Je suis obligé, mes enfans, d'aller dîner aujourd'hui à Paris; mais, avant mon départ, j'ai une petite grace à vous demander.

EMILIE. Laquelle, mon papa? Vous savez que vos prières sont toujours des ordres pour nous.

VA-

VALINC. J'ai quatre lettres assez pressées à écrire; forcé de partir sur-le-champ, il m'est impossible de m'en occuper. Si vous vouliez me remplacer à cet égard, et qu'à mon retour je trouvasse mon courrier prêt, vous seriez tout-à-fait aimables. . . . Vous ne dites mot?

CHARL. C'est que je crains de ne pas remplir votre attente.

VALINC. Comment! un jeune homme de ton âge, qui a fait bientôt toutes ses études, seroit embarrassé pour écrire deux lettres! Fi! cela seroit honteux.

EMIL. Vous allez, papa, nous donner le sujet de ces lettres.

VALINC. Voilà, ma fille, la note de celles que tu dois écrire. Charles, voici ce qui vous concerne. Bon jour, mes enfans; lorsque votre maman sera levée, vous lui direz que  
je



je l'aime de tout mon coeur, et que je tâcherai de remplir ses commissions.

CHARL. (*lit.*) *Ière Lettre. Ecrire à mon cousin Duval, pour l'inviter à venir me voir à la campagne avant la fin de l'automne; lui présenter tous les motifs qui peuvent l'engager à faire le voyage.*

IIe Lettre. *Compliment de condoléance à mon ami Valsein, sur la mort de son fils aîné.*

CHARL. *court après son papa.*  
Papa, papa. . . .

VALINC. Qu'est-ce donc, mon ami?

CHARL. Je n'entends rien à vos deux notes.

VALINC. Elles sont cependant bien claires: il s'agit d'écrire à mon cousin.

CHARL.

CHARL. Oui; mais je ne sais que lui dire.

VALINC. Qu'il vienne nous voir.

CHARL. *lisant la note.*

Mais vous voulez que je lui présente tous les motifs qui peuvent l'y engager. J'ignore, moi, quels sont ces motifs.

VALINC. Belle raison! Il faut les inventer, les chercher dans ton esprit et dans ton coeur. Ce sont mes affections, mes sentimens pour ce cousin qui doivent t'inspirer. Tu n'ignores pas combien il m'est cher! Ce brave homme est bon chasseur, il faut lui parler de gibier; la pêche l'amuse, il faut lui parler de l'étang; il est naturaliste, il faut lui parler de nos pétrifications et de nos carrières.

CHARL. Et ce compliment de condoléance? Oh! c'est ça, par exemple,

exemple, qui est difficile. . . . Je suis sûr qu'Emilie s'en acquitteroit mieux que moi.

VALINC. Tu n'as donc jamais écrit des lettres étant au collège ?

CHARL. Mon Dieu! non; excepté celles que je vous écrivois le jour de l'an, et qui m'étoient dictées par mon maître de quartier.

VALINC. A merveille, mon ami. Tâche néanmoins, en attendant, de t'en tirer le mieux possible.

CHARL. Mais, papa. . . .

VALINC. Mon ami, je suis obligé de te quitter; adieu. Va mettre à profit ta matinée. (*Charles se retire.*) Je ne vois pas pourquoi l'on néglige si fort, dans les premières études, le genre de composition dont l'usage est le plus fréquent dans la vie, dont nul ne peut se passer, qui fait ressortir le mérite, et embellit

bellit jusqu'à la médiocrité, d'après lequel on juge tous les jours des hommes, qui souvent décida de leur fortune ou de leurs revers, et qu'il n'est pas permis d'ignorer sans passer soi-même pour un ignorant... Mes enfans, nous y pourvoirons; et, à commencer d'aujourd'hui, je ne vous quitte plus que je ne vous aie formé tous les deux dans cet art, selon la mesure de vos talens.

DIA.

---

DIALOGUE II.

*De quelques Règles de goût et de style.*

---

L E S M E M E S.

VALINCOUR.

Eh bien! mes enfans, mon courier est-il prêt?

EMILIE. Oh! papa, vous êtes arrivé trop tôt; nous ne vous attendions qu'à la nuit.

VALINC. Et vous n'avez rien fait de la journée?

EMIL. Pardonnez - moi, mon papa; j'ai appris toutes mes leçons, j'ai fait toutes mes lectures, et, depuis une heure que je suis libre, je viens d'achever ma première lettre.

VA-

VALINC. Réparation d'honneur à Emilie. Et toi, Charles?

CHARLES. Moi, je n'ai pas quitté ma chambre depuis votre départ; je barbouillé pour le moins une main de papier, j'en ai mal à la tête, et je n'ai rien fait qui vaille.

VALINC. C'est ce qu'il faut voir.

CHARL. Je vous prie, papa, de m'en dispenser. Maman vous dira que mon coup d'essai n'est pas un coup de maître.

VALINC. Je le crois sans peine; mais il est dans l'ordre que je connoisse ce que tu peux faire, pour t'enseigner les moyens de faire mieux.

CHARL. J'ai commencé les deux lettres; voilà tout: aucune des deux n'est terminée.

VALINC. N'importe; va me chercher tes deux brouillons.

*(Tandis*

(Tandis que Charles sort pour obéir à ses ordres.)

EMIL. présentant sa lettre à son papa: C'est à votre ami de Marseille que j'écris; pour les fruits secs, les raisins, les figues, les amandes, les pistaches et tous les bonbons de Provence.

VALINC. lit.

„Mon cher ami,

„Je vous prie de m'envoyer au  
„plutôt ma provision de fruits secs  
„de Provence. Je vous prie d'en en-  
„voyer une bonne provision. Mes  
„enfants aiment beaucoup les bonnes  
„prunes de Brignoles, les bonnes fi-  
„gues marseilloises, les bonnes pis-  
„taches, les bonnes oranges; et leur  
„maman vous prie de ne pas oublier,  
„cette année, de joindre à votre en-  
„voi quelques bouteilles de bonne  
„eau de fleur d'orange. Emilie, qui

„a

„à entendu parler des melons d'hi-  
ver, seroit charmée d'en recevoir  
une caisse.”

Emilie, je t'aurois cru plus d'es-  
prit dans tes lettres.

EMIL. Papa, vous m'avez dé-  
fendu d'en mettre. (*Charles rentre.*)  
Vous m'avez dit que le style des let-  
tres doit être naïf.

VALINC. Oui, mais non pas  
négligé.

EMIL. Qu'une lettre est une  
conversation entre les gens absens;  
qu'il faut écrire comme on parle.

VALINC. Oui, <sup>(1)</sup> mais c'est à  
condition qu'on parlera bien; peut-  
être même est-on obligé d'écrire un  
peu mieux qu'on ne parle, même  
quand on parle bien. On a le temps  
de choisir et d'arranger un peu ses  
idées.

---

1) Cours de Belles-Lettres par le Batteux,  
t. 4. 3. part 5. sect.



idées. Que risque-t-on d'avoir bonne opinion de son ami, et de lui donner bonne opinion de soi? C'est mon ami, je ne fais point de façon avec lui; c'est-à-dire, que vous réservez les égards, les attentions polies pour les étrangers, pour vos ennemis, ou pour ceux qui vous sont indifférens. Il semble que la part des amis devrait être faite avant celle des autres.,

Ta lettre à mon ami est nue, décharnée, sans politesse, sans urbanité. Tu lui parles comme tu ferois à un commissionnaire en sous-ordre; ton début n'est pas tolérable.

*Je vous prie de m'envoyer au plutôt ma provision de fruits secs de Provence. . . .*

Je suis bien sûr, malgré toute l'amitié de Déloube pour moi, que si je lui écrivois sur ce ton, je n'en aurois

aurois aucune réponse; et il se tiendrait offensé pour la vie.

EMIL. C'est n'est pas trop joli, j'en conviens.

VALINC. Quant au style, ma chère enfant, c'est la même épithète dont tu décores tous les fruits de Provence. Les *bonnes* figues, les *bonnes* prunes, les *bonnes* pistaches, la *bonne* eau de fleur d'orange; rien n'annonce plus la disette de l'imagination que cette monotonie dans le discours. . . . Non, ma fille, tu ne te serois pas expliquée si mal de vive voix.

EMIL. J'ai l'amour-propre de le croire; et si j'en obtenois de vous la permission, je referois la même lettre.

VALINC. Volontiers. Mais, avant de vous exercer dans le genre épistolaire, ne seroit-il pas important de

de vous instruire de ses règles, et des meilleurs moyens de vous y perfectionner?

EMIL. Je voudrois déjà posséder ces règles, et je donnerois tout au monde pour connoître ces moyens. Ayez-nous donc vite un maître.

CHARL. Je suis fort de cet avis, et il me sembleroit très-à-propos de remettre jusque-là mon examen. (*Charles en même temps se retire.*)

VALINC. *le rappelant.* Je ne te tiens pas quitte de tes commencemens de lettres.

CHARL. Vous n'y trouverez que ratures.

VALINC. *lit.* "La mort qui vient  
„de frapper d'une manière si cruelle  
„la tête de votre fils, ne vous laisse  
„plus de joie sur la terre."

Voilà, mon fils, une phrase travaillée, mais qui, loin de consoler  
mon

mon cousin, seroit propre à jeter le désespoir dans son ame. Les anciens Romains ne prononçoient jamais le nom de la *mort* quand ils parloient d'un ami, d'un parent qui venoit d'expirer; ils disoient: *il avécu*. Par-là, du moins, ils adoucissoient ce que le nom de la chose présente de trop amer; et toi, tu commences par mettre crument ce mot en tête de ta condoléance: *La MORT qui vient de frapper d'une manière si cruelle la tête de votre fils*. C'est boursoufflé et déchirant tout-à-la fois. Un compliment de condoléance, pour être bien fait, doit être sans enflure, et se borner aux sentimens d'une juste douleur, que l'ame seule peut dicter. — Est-ce là tout?

CHARL. Oui, papa. Le reste, comme vous voyez, n'est que du barbouillage tout pur.

VALINC. Et l'autre lettre?

CHARL. Ne vous présentera que des bouts de phrase.

VALINC. (*parcourt des yeux cette seconde lettre.*) La saison de l'automne se passera-t-elle sans que. . . C'est avec impatience que. . . J'espère que. . . Si vous saviez combien. . . Je ne sais si nous aurons le plaisir. . . la joie. . . . Je ne vois en effet là-dedans aucune phrase liée.

CHARL. Je vous l'avois bien dit.

VALINC. C'est donc une seule phrase qui forme le produit net de toutes les pensées de ta journée. Ce n'est pas trop, assurément; mais j'aime ce travail obstiné.

CHARL. Quant à moi, je ne l'aime pas; et si je savois que toutes les lettres que je dois écrire dans ma vie me coûtassent le même travail, j'y renoncerois sans retour.

VALINC. Plus de courage, mon  
B ami;

ami; tu n'as éprouvé tant d'obstacles en écrivant, que par l'ignorance des règles et des moyens de l'art épistolaire. Je vous ajourne, mes enfans, à demain matin. C'est moi qui veux être votre maître dans cet art, et, si vous secondez mes leçons, je vous y rendrai dans peu également habiles.

---

---

DIALOGUE III.

*De deux règles importantes de l'Art  
épistolaire.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

Sais-tu d'abord, Emilie, ce que signifie le mot *épître*?

EMILIE. *Epître*. . . . ne veut-il pas dire *lettre*?

VALINC. Mais quelle est l'éty-  
mologie de ce mot?

EMIL. Je l'ignore.

VALINC. Et toi, Charles, sais-tu d'où il vient?

CHARLES. Du latin *epistola*. 1)

B 2

VA-

---

1) *Epistola* vient de deux mots grecs.

VALINC. On disoit autrefois *épistre*. C'est ce mot qui donne son nom à l'art d'écrire les lettres, qui s'appelle :

CHARL. L'art *épistolaire*.

VALINC. Les règles de cet art sont tirées de la nature de son objet. Que te proposes-tu, Charles, en écrivant à un ami ?

CHARL. De lui parler comme s'il étoit présent.

VALINC. Ton langage ne seroit-il pas différent selon le degré de ton amitié ?

CHARL. Oui, papa.

VALINC. Tu écrirois donc à Joseph d'un ton plus sentimental, plus affectueux qu'à Jules ?

CHARL.

---

*stello*, j'envoie; *epi*, vers: *envoyer vers quelqu'un*; ce qui fait encore donner aux lettres que l'on envoie le nom de *missives*.



CHARL. Oui, papa; parce que Joseph est plus mon ami.

VALINC. Première règle de l'art épistolaire, mes enfans: distinguer les personnes auxquelles on écrit, et les sentimens qui nous lient à elles. Voilà pourquoi je faisois hier à Emilie le reproche bien fondé de m'avoir fait parler à mon cher Déloube, mon ami de collègue, et un des premiers négocians de Marseille, avec un ton de sécheresse qui n'alloit pas plus à mon coeur, qu'il ne me convenoit d'user d'une telle morgue vis-à-vis de mon égal.

EMIL. Je n'oublierai de ma vie cette première règle de convenance.

VALINC. Elle t'apprendra qu'il ne faut pas seulement distinguer les qualités des personnes et les liens qui les unissent, mais les âges, les sexes, les rangs, les conditions,

B 3                    les

les états, les temps, les lieux, les circonstances.

EMIL. Que de distinctions à faire, bon Dieu! Comment les retenir!

VALINC. Avec un peu d'attention et de bon sens. On doit, en écrivant, distinguer entre amis et amis, entre serviteurs et égaux ou supérieurs: c'est une chose convenue. On doit encore distinguer les âges, respecter les égards dus à la vieillesse, et ne pas écrire à un vieillard comme on écriroit à un jeune homme. On doit distinguer les sexes; c'est-à-dire, qu'il ne conviendrait pas qu'Emilie se servît, à l'égard des amis de son frère, des mêmes expressions d'amitié dont elle fait usage dans ses lettres à ses amies.

EMIL. Je n'aurois garde.

VALINC. On doit distinguer les rangs.

rangs. Il seroit en effet par trop bizarre que le soldat écrivît à son général comme il feroit à son camarade. On doit distinguer les conditions.

CHARL. Cela s'entend. Lorsque j'écris à mon cordonnier, je lui mande sans façon de venir me prendre mesure de souliers.

VALINC. On doit distinguer les temps, les lieux, les circonstances, précepte important que Charles avoit mis hier en oubli dans son début fastueux: *La mort qui vient de frapper la tête de votre fils.* Au reste, mes enfans, c'est à l'usage à vous familiariser avec ces préceptes.

EMIL. Papa, si nous les transcrivions dans un beau cahier?

VALINC. Non-seulement je trouve cette idée fort bonne, mais l'exécution m'en paroît si nécessaire,

B 4

que

que je vous invite l'un et l'autre de ne pas la différer d'un seul instant; je préfère multiplier mes leçons, et les abréger. Allez noter ce que vous aurez retenu de ce premier entretien. Vous me ferez part chaque jour des notes de la veille, et vous vous rendrez ainsi mes leçons doublement utiles pour l'objet même que nous traitons, le style des dialogues ne différant pas de celui des lettres par sa simplicité.

---

DIALOGUE IV.

*Du style qui convient aux Lettres; nécessité d'étudier les bons modèles.*

---

LES MEMES

VALINCOUR.

J'ai lu, mes amis, vos dialogues avec intérêt; ils me donnent le consolant espoir que, dans trois mois, si vous y mettez le zèle de l'émulation, vous en saurez autant que moi sur l'art épistolaire, et vous écrirez sans peine une lettre.

CHARL. Dans trois mois?

VALINC. Oui, mon ami, si tu le veux avec obstination, comme la chasse et la pêche.

B 5

EMIL.

EMIL. Dans trois mois! . . .  
C'est beaucoup trois mois.... et c'est  
peu.

VALINC. C'est tout le temps  
qu'il faut à votre âge, mes enfans,  
pour apprendre les règles et les mo-  
yens d'un art qu'enseigne la seule  
nature.

EMIL. Papa, savez-vous ce qui  
m'a le plus frappée dans votre leçon  
d'hier? . . .

VALINC. Eh! quoi?

EMIL. C'est le mot par lequel  
vous l'avez terminée. Vous nous  
avez dit que le style des dialogues,  
par sa simplicité, ne diffère pas de  
celui des lettres.

VALINC. Charles peut t'expli-  
quer ma pensée. Il te dira qu'il  
existe plusieurs sortes de style.

CHARL. Le style sublime, le  
style simple, le style tempéré.

EMIL.

EMIL. En quoi consiste leur différence?

CHARL. Le style sublime est celui qui, par la grandeur et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité, la hardiesse des mouvemens, la noblesse et la beauté des images, élève l'ame au-dessus des sens, et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect et d'admiration.

Le style simple est celui qui convient aux conversations familières. Ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec soin tout ce qui sent la pompe et l'apprêt. L'enjouement, la gaieté, la vivacité, tous les charmes de la négligence lui appartiennent; c'est une bergère qui se couronne de mille fleurs, et qui n'a jamais connu l'usage des diamans.

VA-

VALINC. Très-bien, mon enfant. La mémoire, comme tu vois, n'a besoin que d'être cultivée; si tu n'apprends pas sans peine, tu retiens pour la vie. Et le style tempéré?

CHARL. Ce style tient le milieu entre les deux précédens. Il a plus de force et d'élevation que le style simple, mais moins que le style sublime.

VALINC. C'est plutôt pour faire une division sensible qu'une division complète, qu'on réduit la multitude des styles à trois espèces. Chacune de ces espèces génériques contient toujours quelques nuances de l'espèce voisine, et ne se montre jamais parfaitement renfermée dans ses bornes. Ainsi donc, deuxième règle de l'art épistolaire: le style des lettres doit être simple; mais comme l'on peut compter autant  
d'es-



d'espèces de lettres qu'il est de genres de discours, le style peut en être tempéré, si le sujet demande d'être traité d'une manière plus vive, plus hardie, plus sentimentale.

EMIL. Le style simple et le style familier ne sont-ils pas la même chose?

VALINC. Non, ma fille. On écrit d'un style simple aux personnes les plus élevées au-dessus de nous, mais non pas d'un style familier. Tout ce qui est familier est simple; tout ce qui est simple n'est pas familier.

EMIL. J'entends.

VALINC. La familiarité suppose une certaine liaison d'amitié, un usage libre et fréquent avec les personnes, une espèce d'égalité, en vertu de laquelle on ne se gêne point dans les discours, parce qu'on est sûr

sûr que tout ce qu'on dit sera bien reçu, ou qu'on fera grace à ce qui pourroit y être défectueux. Les personnes qui sont au-dessus de nous par leur âge, leur rang, leur crédit, leur savoir, ont le tact si fin en fait d'égards, qu'il est bien difficile de leur échapper quand on leur manque: un mot, un ton, un geste, un semblant, tout est remarqué, senti, jugé.

Quant à la simplicité de style, voici de quelle manière Cicéron la caractérise dans son Orateur:

“Le style simple est sans élévation, conforme aux loix de l'usage, peu différent, en apparence, de la diction commune et populaire, quoique dans le fond il en soit plus éloigné qu'on ne pense. Tous, jusqu'aux moins éloquens, croient pouvoir l'imiter. En effet, rien ne paroît

roît si aisé à imiter qu'un pareil style, quand on en juge au premier coup-d'oeil: s'agit-il d'en faire l'épreuve, alors on en sent toutes les difficultés."

EMIL. D'où vient cela?

VALINC. C'est que, dans le style simple, les mots sont propres et les tours naïfs; c'est-à-dire, que le terme unique est employé, et que la phrase paroît s'être arrangée d'elle-même: ce qui demande plus de travail et d'habitude qu'on ne pense.

EMIL. Il est cependant des femmes qui, dit-on, excellent dans l'art d'écrire, sans l'avoir appris: telle madame de Sévigné.

VALINC. Ces femmes avoient un grand esprit naturel; les conversations habituelles d'un monde très-instruit leur tenoient lieu d'instruction

tion journalière. Le desir de briller les rendoit appliquées au choix de leurs pensées, elles travaillèrent long-temps leur conversation avant de la rendre aussi parfaite que leurs lettres nous la représentent. Ces femmes, d'ailleurs, avoient une connoissance suffisante des belles-lettres, de l'histoire; des notions, du moins superficielles, des sciences et des arts. Ainsi leur mémoire leur fournissoit un fonds inépuisable d'images, et elles suppléoiént abondamment à l'étude des livres par celle des hommes. Madame de Sévigné, madame de Maintenon furent de ce nombre.

EMIL. Si je pouvois imiter leur style!

VALINC. Tu le peux si tu le veux; je t'en indiquerai le moyen.

EMIL.

EMIL. Lequel, papa?

VALINC. C'est de te former sur le modèle de leurs lettres, comme les élèves dans la peinture se forment sur les tableaux des Le Brun et des Raphaël; c'est de t'exercer à crayonner des lettres d'après leur style, comme tu crayonnes des dessins d'après les originaux des grands maîtres. Mes amis, je dois même, pour votre plus grand intérêt, vous faire de ce moyen un précepte rigoureux. J'exige de vous que chaque jour vous m'aportiez, avec votre dialogue, la copie, à votre choix, d'une lettre de madame de Sévigné, dont je vais vous confier le recueil, ou de tel autre écrivain épistolaire, que je ne tarderai pas à vous faire connoître.

EMIL. Oui, papa; mais vous  
allez

allez nous donner ce recueil; j'ai la plus grande envie de le connoître.

CHARL. Et moi aussi.

VALINC. Il est juste de vous satisfaire: venez avec moi visiter mes tablettes.

---

## DIALOGUE V.

*Leçons de goût et de sentiment.*

VALINCOUR, CHARLES, son fils.

VALINCOUR.

Ce cadeau valoit, en effet, une lettre de remerciement. Voyons si tu t'en acquittes bien.

CHARL. Je suis laconique.

VALINC. Tant mieux, si tu l'es avec goût. (Il prend la lettre des mains de son fils. Il s'arrête aux premiers mots, puis il lit à haute voix:)

“Mon très-cher oncle,

“Le chien, que vous m'avez en-  
voyé. . . .”

CHARL.

CHARL. Je vais tout de suite au fait.

VALINC. Oui; mais à la manière de notre bon fermier, dont tu t'es tant moqué la veille de ton départ pour la campagne.

CHARL. Comment?

VALINC. Lorsqu'il t'écrivait dans sa simplicité villageoise: "L'âne, monsieur, que vous aimez tant est à votre service." *L'âne, monsieur. Mon très-cher oncle, le chien.* Il faut éviter avec soin ces rapprochemens dans le discours comme dans les lettres; le bon goût le proscriit.

CHARL. Je n'y pensois non plus que ma soeur, quand elle écrivait à sa tante, pour la remercier de sa perruche: *Ma chère tante, la perruche.*

VALINC.



VALINC. (*Continue à lire.*) C'est de toi qu'il s'agit.

“Le chien que vous m'avez envoyé est *très-joli* et *très-tapageur*.” J'aurois dit: Est *fort joli* et *très-tapageur*. La phrase eût été plus coulante, le style plus varié.

CHARL. Je l'avoue.

VALINC. “Il a aboyé pendant toute la nuit.” Je n'aime pas *il a a*.

CHARL. Mais si le chien a aboyé. . . . Il a aboyé; cela ne se peut dire autrement.

VALINC. On peut chercher une autre tournure de phrase, où cette consonnance disparoisse.

CHARL. Essayez plutôt.

VALINC. Il n'a cessé d'aboyer pendant toute la nuit.

CHARL.

CHARL. Vous avez raison.

VALINC. (*continue.*)

“Le ravage qu’il a fait dans le  
„parterre est inconcevable.”

Mais où veux-tu donc aboutir  
avec tous ces détails? Il me semble  
qu’il faudroit les laisser ignorer à  
ton oncle, puisqu’ils ne tendent  
qu’à désapprecier ses dons.

CHARL. Je lui raconte ce qui  
s’est passé.

VALINC. C’est en quoi tu trom-  
pes son attente, et le but même de  
ta lettre. Si tu veux en effet le re-  
mercier de son présent, bornes-y  
ton discours; garde le silence sur  
les défauts de son chien, et ne lui  
parle que de ses bonnes qualités:  
c’est le moyen de plaire à ton oncle,  
et

et de lui persuader que ton cœur est sensible et reconnoissant.

CHARL. Il l'est aussi.

VALINC. Je n'en doute pas; mais il ne suffit pas d'être naturellement bon, il faut encore se montrer tel aux autres, non par orgueil ou par ostentation, mais par l'unique desir de contribuer à leur bien être, et d'augmenter en eux la somme de leurs plus douces jouissances; car il n'en est pas de plus douces que celles qui naissent du sentiment.

CHARL. Vous m'apprenez à réfléchir. Je vois qu'en écrivant il faut moins penser à soi qu'à celui à qui l'on écrit, et que le plus sûr moyen de plaire, soit en écrivant, soit en parlant, est de s'oublier soi-même pour être tout entier aux autres,

autres, à leurs affections, à leurs plaisirs, à leur intérêt.

VALINC. Tu multiplieras chaque jour tes amis sur la terre, si tu suis constamment ce principe, de ne jamais parler aux autres sans avoir le dessein de les laisser contents d'eux-mêmes.

DIA-

DIALOGUE VI.

*Qu'il faut travailler les Lettres avec soin;  
et comment ce précepte doit être entendu.*

---

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE.

EMILIE.

Comment se peut-il faire, papa, qu'il y ait des gens qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, qui brillent dans la conversation, et s'expriment tout de travers dans leurs lettres? Maman a connu plusieurs personnes de son âge qui sont dans ce cas.

VALINC. Et je citois hier Emilie!

EMIL. Oui; mais je suis encore un enfant.

VALINC. Dès que tu parles mieux  
C que

que tu n'écris, les mêmes causes peuvent s'appliquer à toi. Je t'en laisse le juge.

EMIL. Quelles sont ces causes ?

VALINC. Un style de prétention qui cesse d'être naturel, qui devient boursoufflé, souvent rocailleux, ou d'une afféterie ridicule: ce défaut seroit plutôt celui de Charles. Un style négligé, où les mots sont classés sans ordre, sans harmonie, sans réflexion, comme la main les pousse: c'est là plutôt le défaut d'Emilie. Ainsi, dans le genre épistolaire, les uns pèchent en travaillant trop leur style, les autres en ne le travaillant pas du tout.

EMIL. Est-ce que les lettres ont besoin d'être travaillées ?

VALINC. Avec le plus grand soin par les jeunes gens.

CHARL. Je n'avois donc pas tort de les travailler ?

VALINC.



elle. Mais en écrivant, usez de la liberté de la réflexion pour corriger vos pensées, pour leur donner une forme plus aimable: le tout sans tiraillement, sans efforts, sans recherche. Ne craignez pas de raturer un mot, de substituer une épithète plus convenable, de remplacer une phrase par une autre plus claire, plus coulante, plus laconique ou plus sentimentale, selon le sujet que l'on écrit. Si les ratures, si les corrections ne se présentent pas d'elles-mêmes, continuez à écrire jusqu'à ce que votre plume s'arrête, et que vous ayez tout dit. Soyez alors vos premiers juges; relisez votre lettre, la plume à la main. Soyez votre critique le plus sévère; raturez, effacez, corrigez jusqu'à ce que vous soyez un peu plus contents de vous-mêmes.

CHARL.



CHARL. L'embaras de ce travail, c'est qu'il vous oblige à copier sans fin la même lettre.

VALINC. C'est-à-dire, deux ou trois fois au plus, et il faut s'y borner.

Ce travail peut vous donner quelques instans d'ennui; mais l'avantage en est si grand, que je vous conseille fort de le surmonter. Pour moi, je vous l'avoue, je lui dois tout ce que je puis avoir de facilité dans l'art d'écrire. J'étois, à votre âge, dans le fond d'un département, sans secours littéraire, sans instituteur, n'ayant que moi seul pour guide. J'écrivais fréquemment à mes amis, je travaillois mes lettres, j'en formois un recueil. Cet exercice journalier de mon imagination et de ma plume n'a duré dans toute sa ferveur que deux ans au plus; il

a suffi pour me former au genre épistolaire pour toute la vie.

CHARL. Vous ne travaillez donc plus vos lettres?

VALINC. Non; si ce n'est quand j'écris pour la première fois à quelque personne dont je veux mériter le suffrage, ne fût-ce qu'un simple billet.

EMIL. Quoi! vous travaillez alors vos lettres. . . . vous, papa! . . .

VALINC. Je sais trop combien une première lettre, ainsi qu'une première conversation, influent sur le jugement que les hommes portent de nous, pour négliger ce moyen de me concilier leur estime. Je ne crois pas que cette estime puisse être achetée à un trop haut prix; et jamais je ne l'ai mise en comparaison avec une rature, une correction et une lettre recopiée jusqu'à deux ou trois

trois fois, quand je n'ai pas été content de la première. Je sais qu'il est des gens dont l'esprit, une fois perfectionné par l'étude, n'a pas besoin de revenir ainsi sur son ouvrage. D'autres personnes gâteroient leur style, si elles y retouchoient. Chacun doit là-dessus consulter le caractère de son esprit, et s'y borner: mais, à votre âge, tous les esprits ont besoin, avant tout, de se perfectionner par l'imitation des meilleurs modèles, et par la composition: deux moyens qui demandent que l'on reprenne souvent son ouvrage sous-oeuvre.

EMIL. Je reconnois à ces mots la vérité de cette maxime de mon vieux Plutarque.

CHARL. Que dit-il?

EMIL. Tu le sais bien, puisque tu assistois hier à ma lecture.

C 4

CHARLES.

CHARL. Je ne m'en souviens pas.

EMIL. Que tout ce qui est bon coûte de la peine.

VALINC. Sans doute, mon ami Charles.

CHARL. La peine ne seroit rien, si l'on pouvoit réussir.

VALINC. Vous réussirez avec le travail. *Labor improbus omnia vincit.* Explique ce latin à ta soeur. Adieu, mes enfans.

EMIL. Que veut dire papa?

CHARL. Qu'un travail obstiné vient à bout de tout vaincre.

---

---

DIALOGUE VII.

*De l'avantage de la composition journalière pour se former au genre épistolaire.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

Charles disoit hier qu'un travail obstiné vient à bout de tout vaincre : rien de plus vrai, mes chers enfans.

CHARL. Mais le travail peut-il nous donner tel don heureux de l'esprit ou du corps, que nous n'avons pas reçu de la nature ?

VALINC. Le travail, je l'avoue, ne donnera point la vue aux aveugles, ou l'ouïe aux sourds, mais il fera néanmoins quelque chose de semblable.

C 5

CHARL.

CHARL. Quoi donc?

VALINC. Il faut, pour vous en convaincre, mes amis, que vous visitiez les deux plus curieuses institutions publiques de Paris, celle des sourds-muets et celle des aveugles. Dans la première, vous verrez qu'avec un travail obstiné de la part des élèves, qui seconde le travail obstiné de la part du maître, le sourd-muet est rendu capable d'exprimer toutes ses pensées avec des gestes ou des signes qui suppléent la parole, de lire, d'écrire, de dessiner, de calculer, d'imprimer, de converser, de méditer, de s'élever aux idées les plus abstraites. Dans l'institution des aveugles, vous verrez les mêmes efforts de travail conduire à des résultats également admirables, et les aveugles, suppléant à l'organe de la vue par celui du tact, non-seulement lire et écrire à leur manière, mais im-

imprimer des livres à leur usage et à celui d'autrui, devenir géographes et artistes, et surmonter ainsi, par les efforts les plus assidus, les obstacles les plus invincibles de la nature.

EMIL. Oh! papa, que ce doit être curieux! Vous nous y menerez bientôt?

VALINC. Je vous l'ai promis, mes enfans. Mais quel grand exemple pour ceux qui voient et entendent! Combien ils peuvent faire de progrès avec les avances qu'ils tiennent de la nature!

CHARL. Cela est vrai.

VALINC. Je vous cite ces deux institutions, elles sont sous vos yeux: mais s'il faut y joindre de nouvelles preuves de cette vérité, que les défauts de la nature cèdent le plus souvent à ceux de l'art, je  
vous

vous rappellerai le plus célèbre des orateurs, Démosthène, qui fut hué d'abord par les Athéniens, et qui finit par conquérir non-seulement leur admiration, mais celle de tous les siècles. Honteux, mais non découragé d'une première chute, il comprit que s'il ne parvenoit à corriger le défaut de langue qui le faisoit bégayer lorsqu'il parloit en public, il devoit renoncer à la tribune aux harangues. Que fit-il alors? il se condamna pour un temps à la solitude. C'est vers le bord de la mer que le conduisoient chaque jour ses pas; c'est à la vue de ses flots mutinés, qui, venant se briser sur le rivage, l'accoutumoient au bruit tumultueux de tout un peuple s'agitant à la voix de ses orateurs; c'est là qu'il venoit haranguer la mer furieuse, et souvent bouleversée jusque dans ses abymes; c'est là que, se mettant  
un



un petit caillou dans la bouche pour multiplier ses efforts en parlant, il apprenoit à délier sa langue, et à la diriger au gré de ses vœux; et il vint en effet à bout de vaincre la nature. Vous voyez, mes enfans, qu'il n'en faut que vouloir.

EMIL. Je veux, moi, papa. . . .

CHARL. Ce trait de Démosthène est frappant.

VALINC. Il ne doit pas l'être en vain pour toi.

CHARL. J'espère qu'il ne le sera pas.

VALINC. Excellente résolution, mon cher ami, qu'il faut seconder tout-à-l'heure. J'aime bien la lettre que vous avez choisie ce matin pour modèle dans madame de Sévigné. Votre dialogue n'est pas mal; mais je veux que vous joigniez chaque jour à ces deux articles, une lettre  
de

de votre composition, dont je vous donnerai le sujet. Nul moyen plus salulaire pour apprendre à écrire.

EMIL. Nous écrivons ainsi, chaque jour, notre courrier.

VALINC. Et vous aurez, à la fin de l'an, un recueil de vos lettres sur toutes sortes de sujets.

CHARL. Connoissez-vous, papa, *le Secrétaire de la cour*?

VALINC. Un ouvrage en deux volumes, dans lequel on trouve diverses formules de lettres, avec la réponse au bas.

CHARL. Oui, papa.

VALINC. C'est un ouvrage pitoyable.

CHARL. Nous l'avions à la pension, et quelques écoliers y trouvoient leurs lettres toutes faites.

VALINC. Je connois une jeune dame, d'une grande beauté, mais si  
pa-

paresseuse, qu'elle n'a jamais voulu cultiver son esprit par des études suivies. Cette jeune dame puisoit à la même source; mais elle fut un jour corrigée de ce plagiat d'une manière assez plaisante. Lettre et réponse sur le même sujet se suivent dans cet ouvrage; notre jeune personne en ayant extrait sa lettre, en reçut, deux jours après, la réponse tirée mot à mot du Secrétaire de la cour.

EMIL. Jugez quelle confusion!

VALINC. Pour vous l'éviter à vous-mêmes, mes enfans, ne soyez jamais plagiaires ou copistes des lettres ou des ouvrages d'autrui. Travaillez sur votre propre fonds. Si vous le savez faire valoir, vous y trouverez assez de richesses pour n'avoir pas besoin de recourir à l'aumône des idées et des pensées des autres. Qui veut se donner la peine  
de

de réfléchir et de méditer d'après soi, se suffit toujours à lui-même: c'est la paresse d'esprit, plus qu'un vrai sentiment de son insuffisance, qui rend à cet égard plusieurs hommes inférieurs à leur propre nature. Vous ne tarderez pas à vous en convaincre par votre propre expérience, mes amis, lorsqu'au bout de quelques mois d'exercice, vous serez étonnés de tous les sujets de lettres que vous aurez traités, vous seuls, et sans le secours de personne.

CHARL. Vous nous donnerez toutes sortes de sujets à traiter?

VALINC. Vraiment, oui. Vous écrirez des lettres d'invitation, d'amitié, de complimens, de consolation, de reproches, de demande, de refus, de reconnoissance; vous écrirez des lettres d'affaires, de négoce, de procès; vous ferez, enfin, pour les

les lettres, ce que Cicéron a fait, avant vous, et pour les lettres, et pour l'éloquence et la philosophie. Il n'est pas un seul sujet sur lequel il ne se soit exercé dans le silence du cabinet; et c'est à cet exercice continuel de son esprit, dans son adolescence et dans sa jeunesse, qu'il a dû, sans doute, la perfection de ses talens et la facilité d'écrire, soit dans le genre épistolaire, soit dans les autres genres. Soyez-en bien persuadés, mes amis; le grand malheur de la plupart des enfans de votre âge, c'est d'être livrés trop tôt à eux-mêmes, et de s'abandonner à la paresse, dans le temps où toutes les facultés de l'esprit et du coeur ne demandent qu'à prendre le moule qu'on veut leur donner, c'est de se remplir l'imagination d'une fausse idée de jouissance, qui doit enfanter pour eux la nullité même de leur être;

être; c'est de laisser passer sans fruit les plus beaux jours de leur vie; c'est, enfin, de ne pas tenir compte de leur existence morale, lorsqu'avec des sentimens plus généreux, plus dignes d'eux-mêmes et de la nature, toutes les voies leur seroient ouvertes pour arriver à la perfection de leur talent, et pour se former une meilleure destinée. Vous éviterez cet écueil, mes tendres amis.

CHARL. Avec vos soins, papa.

EMIL. Et ceux de maman.

VALINC. (*embrassant ses deux enfans.*) Oui, mes chers amis; mes soins et ceux de votre maman ne cesseront de vous avoir pour objet. Vous y répondrez avec zèle, et vous nous rendrez heureux l'un et l'autre par vos progrès dans les lettres et dans la vertu. Je renvoie à ce soir à vous donner un sujet épistolaire.

---

---

DIALOGUE VIII.

*Que l'étude des belles-lettres, sciences et  
arts, sert à la perfection du genre  
épistolaire.*

---

L E S M E M E S.

V A L I N C O U R.

Vos lettres, en général, mes amis, sont toutes jetées dans le même moule. Charles les travaille toujours beaucoup; mais il ne se trouve pas assez riche de son propre fonds pour en varier le style, avec les expressions, les images et les détails.

CHARL. Je m'applaudissois cependant d'avoir peint assez bien cet orage destructeur, dont les tonnerres redoublés jetoient la consternation et l'effroi. . . .

V A L I N C.

VALINC. Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?

EMILIE.

La montagne en travail enfante une souris.

VALINC. Il s'agissoit tout simplement de dire comment cet orage, nous ayant trouvés en route, nous étions entrés chez une fermière du voisinage, qui nous avoit fait manger d'excellent laitage, et nous avoit fait visiter les caves de la ferme, qui sont creusées dans le roc, où se trouvent incrustés divers coquillages très-curieux. Tu ne dis qu'un mot de cette anecdote principale de ton récit, et tu te jettes dans les vagues descriptions d'un orage que ton grand cousin n'ignore pas.

CHARL. Que pouvois-je raconter de cette cave et de ces pétrifications ?

VALINC. De vraiment jolies  
cho-



choses, si tu n'avois pas été tout-à-fait étranger aux élémens des sciences. Un peu de connoissances sur la physique t'auroit, sans doute, inspiré quelque idée saillante sur les causes et les effets de la foudre, dont on s'est long-temps entretenu dans la ferme; un peu de connoissances sur l'histoire naturelle t'auroit fait décrire, d'une manière autrement intéressante, la cave creusée dans le roc, et ses coquillages multipliés. Pour toi, ma fille. . . .

EMIL. Eh bien, papa?

VALINC. Tu rends également tes lettres beaucoup moins intéressantes, par le même défaut d'instruction que ton frère. Tu veux parler, dans celle-ci, de chenilles et de papillons, et tu n'y entends rien, ma pauvre fille. Tu veux parler des monumens antiques du voisinage,  
et

et tu fais tout plein d'anachronismes historiques; de gravures et de tableaux, et le dessin, ainsi que la peinture, te sont également inconnus.

EMIL. Je ne suis pas tenue, papa, de savoir autant de choses qu'un homme.

VALINC. J'en conviens; mais il est des notions élémentaires des sciences et des arts, qu'une jeune personne bien élevée ne sauroit ignorer.

EMIL. Je ne demande pas mieux que de m'en instruire.

CHARL. Je n'en suis pas moins avide.

VALINC. De telle sorte que si je vous donnois, à notre retour à Paris, trois nouveaux maîtres, un d'histoire

toire

toire et de géographie, l'autre de dessin, un troisième d'histoire naturelle, vous me promettez que vous augmenteriez de zèle pour le travail, et que ces nouvelles études n'ôte- roient rien de votre application à vos autres devoirs ?

EMIL. Oh! oui, de bien bon coeur.

CHARL. Il y a long-temps que j'a- vois surtout envie d'un maître de dessin.

EMIL. Et moi, d'un maître d'his- toire naturelle.

VALINC. Et vous ne me le di- siez pas, mes enfans; vous laissez ignorer vos vœux à votre meilleur ami. J'en suis affligé.

CHARL. Je n'osois pas.

EMILIE. Je craignois qu'avec la di-

diminution de votre fortune, il ne fût indiscret d'ajouter à la dépense, que maman dit tous les jours être considérable.

VALINC. J'ai beaucoup perdu, mes enfans; mais je serai toujours assez riche, si vous êtes bons, vertueux et sensibles, et je ne compterais jamais au nombre de mes économies ce que je pourrois diminuer de dépenses pour votre instruction.

EMIL. Papa, que vous êtes bon!

CHARL. Quant à la physique, je vous conduirai moi-même au cours du citoyen Charles.

EMIL. (*en riant.*) Au cours de mon frère?

VALINC. C'est le Charles du Louvre dont je parle. Charles le physicien est le plus grand maître, en ce genre, de toute l'Europe.  
Vous

Vous serez étonnés, ravis, mes enfans, d'assister aux leçons de ce savant, dont la modestie égale la vaste capacité, qui, dans quelques mois, vous apprendra plus de connoissances en cette partie, que tous les siècles précédens ne sauroient vous en donner. Mais revenons à notre sujet; vous écrirez mieux, quand vous serez plus instruits. Ce n'est pas, mes enfans, que l'on doive chercher dans ses lettres à faire parade de son esprit à tort et à travers; le bon goût que vous puiserez dans les bons modèles vous fera constamment éviter cet écueil, qui seroit le pire de tous: mais, en augmentant le nombre de vos connoissances, en ornant votre mémoire, vous agrandirez, vous ornerez vos pensées, et vous trouverez naturellement une foule d'idées qui sembleront découler de votre plume, ou

D

se

se placer d'elles-mêmes dans vos discours. Mettez donc, mes amis, au nombre de vos moyens dans la perfection de l'art épistolaire, celui-ci: vos progrès dans les divers genres d'études.

---

DIA.

DIALOGUE IX.

*Utilité du concours de plusieurs Elèves dans  
l'exercice du genre épistolaire.*

---

VALINCOUR, DUVAL, son ami.

VALINCOUR.

Que je suis aise, mon ami, de te posséder enfin dans ce tranquille séjour de nos pères! et que je te dois de sincères remerciemens de m'avoir amené ta femme et tes enfans!

DUVAL. Je n'ai pu me refuser à leurs vœux; depuis six mois ils ne rêvoient que ce voyage. Ta femme et la mienne se conviennent si fort,

D 2 et

et nos enfans sont si heureux lorsqu'ils sont ensemble!

VALINC. Je ne vois pas pourquoi des familles qui pensent en commun, dont les principes sont les mêmes, qui sont unies par les liens du sang, de l'amitié, du voisinage, ne se visiteroient pas plus souvent?

DUVAL. Je suis de ton avis. Je voudrois que ces familles n'en fissent qu'une, et qu'à Paris, comme à la campagne, le même quartier pût les réunir.

VALINC. Il ne dépend que de toi de réaliser une partie de ce voeu. Passe avec moi, en famille, le reste de l'automne; je te donnerai le printemps, et, à Paris, tâchons de convenir d'un quartier, et de nous y fixer.

DUVAL.



DUVAL. Je ne demande pas mieux.

VALINC. Ce n'est pas tout; je voudrais que, dès demain, ce plan à venir d'union et de bonheur fût utile pour l'instruction de nos enfans, et qu'ils en retirassent ainsi les prémices.

DUVAL. Quelles sont tes vues à cet égard?

VALINC. Je donne chaque jour à Charles et à Emilie une leçon sur l'art épistolaire; je veux que tes enfans y soient admis, avec deux autres cousins et une autre cousine, dont tu seras charmé de faire la connoissance.

DUVAL. Rien de mieux, mon cher ami.

VALINC. De ce concours naîtra l'émulation.

D 3

DUVAL.

DUVAL. Je n'en doute pas, et nous saurons d'ailleurs l'exciter.

VALINC. J'ai l'idée, pour l'exciter incessamment, de commencer, dès la seconde séance, à leur donner à tous, pour composition, le même sujet de lettres. Nous serons, nous et nos femmes, les juges-nés de leur travail; nous en ferons la critique raisonnée; nous adjudgerons un prix à l'auteur de la lettre qui nous paroîtra la mieux écrite.

DUVAL. Je ne connois pas de moyen plus sûr pour seconder leur zèle, pour perfectionner leur talent, et pour leur apprendre l'art épistolaire.

VALINC. Ce moyen aura tout-à-la-fois l'avantage de les amuser et de les instruire. Nous leur donnerons

nerons la permission d'exercer les  
uns envers les autres une critique  
mutuelle.

DUVAL. Et nous nous amuse-  
rons nous-mêmes en les instruisant.

---

DIALOGUE X.

*Concours de plusieurs Elèves dans l'exercice du genre épistolaire*

---

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE, ALFRED, JENNY, ADOLPHE, CLOTILDE, PAUL, ELEONORE.

VALINCOUR.

Nous sommes convenus, mes enfans, que vous vous amuseriez bien à la campagne, et que vous y travailleriez bien; vous devez être contents de votre journée d'hier.

CHARLES, EMIL. Oui, papa, oui, papa.

VALINC. Ce soir, variété de promenade,  
D 4

menade, de petits jeux. Je vous en apprendrai que vous ignorez. Savez-vous jouer au jeu du sifflet?

PAUL. Non, mon oncle.

ALFR. Je le sais.

CLOT. Est-il bien joli ce jeu?

ALFR. Très-drôle.

VALINC. Chut! . . . . ne vas pas le dire.

ALFR. Non, vraiment, . . . .  
A ce soir, mes cousines.

VALINC. Chaque jour, je vous enseignerai quelque nouveau jeu, mais à une condition.

JENNY. Laquelle, mon oncle?

VALINC. C'est que le lendemain vous en ferez tous le sujet d'une lettre.

JENNY. Comment cela, mon oncle?

VALINC. Vous écrirez chacun  
D 5 à

à telle personne que vous jugerez bon une lettre familière, dont le sujet sera de lui raconter le plaisir que vous goûtez à la campagne. Parmi ces plaisirs, vous parlerez des petits jeux de la veille, et vous en ferez la description la plus claire et la plus agréable possible. Ainsi, hier soir, vous jouâtes au jeu de colin-maillard au bâton et au pincer sans rire. Vous décrirez ces deux jeux dans votre lettre, mais si clairement que l'on puisse y jouer d'après votre simple récit.

EMIL. C'est entendu, papa.

CHARL. Ce n'est pas mal difficile.

JENNY. Le sujet prête beaucoup.

ALFR. Va-t-on y travailler tout-à-l'heure?

VALINC. Tout-à-l'heure, mes enfans. Vous trouverez chacun dans  
vos

chambres du papier, de l'encre, des plumes et des pains à cacheter. Votre lettre faite, vous me l'apporterez cachetée. Je la déposerai dans ce bureau, jusqu'à ce que vos grands parens et amis soient assemblés pour en faire la lecture solennelle.

JENNY. Avons-nous toute la journée pour cette composition?

VALINC. Est-ce que la matinée ne suffiroit pas? (*Il tire sa montre.*) Il est dix heures; nous ne dînons guère qu'à trois heures et demie, quatre heures. Cinq à six heures ne vous suffisent-elles pas?

CHARL. Ce n'est pas de trop.

JENNY. C'est bien assez.

ADOLPHE. C'est beaucoup plus qu'il ne faut.

CLOT. Il est des esprits plus paresseux dans la composition; je suis

suis de ce nombre: tout ce temps m'est nécessaire.

ALFR. Pourquoi prescrire le temps d'une composition, montre en main? Rien que cette idée de travailler à l'heure m'ôteroit toutes les idées.

JENNY. Il est important néanmoins de pouvoir commander à son esprit. Eh! combien de fois, dans la vie, n'est-on pas obligé d'écrire sur l'heure!

VALINC. Je partage l'opinion de Jenny: vu, toutefois, votre défaut d'exercice dans l'art épistolaire, je crois devoir user d'indulgence vis-à-vis des esprits les plus lents à concevoir. Je donnerai donc, pour cette fois seulement, la plus grande latitude à la composition; et si ce n'est pas assez d'une journée, j'en donnerai deux. Tâchez seulement  
de



de faire chacun de votre mieux, pour remporter le prix de mérite.

ADOLPHE. Peut-on savoir quel sera ce prix, mon oncle?

VALINC. Non, je ne puis vous le dire; mais vous serez satisfaits, si vous l'obtenez.

ADOLPHE. Je le crois bien.

ALFR. Ce n'est pas le prix, mais l'honneur, que j'ambitionne.

ADOLPHE. Pour moi, je ne m'en cache pas, l'un et l'autre me font envie.

---

DIALOGUE XI.

*Exemple d'un concours dans l'exercice du genre épistolaire.*

---

L E S M E M E S.

*Plusieurs parens et amis, juges du concours. Plusieurs spectateurs et curieux.*

La salle du concours étoit décorée; les juges s'étoient assemblés dès la veille. Leur critique étoit faite, leur jugement prononcé. Ni cousins ni cousines n'en connoissoient encore le résultat. Tous furent admis à six heures du soir à la séance. Leurs coeurs étoient émus, partages entre l'espoir et la crainte. VALINCOUR les fit placer en cercle vis-à-vis de leurs grands parens; et après quelques

quelques momens d'attente, il leur tint ce discours :

Nous avons lu vos lettres, mes enfans, avec une critique scrupuleuse. Vous avez tous donné des preuves de zèle et d'émulation, mais vous n'avez pas également réussi. Clotilde, vous auriez peut-être plus approché du but, si, vous défiant moins de vos propres forces, vous n'aviez cru pouvoir vous dispenser de remplir le sujet de votre lettre, en supposant que votre cousine, à laquelle vous l'adressez, est instruite des deux jeux dont vous aviez à lui faire le récit. Ce moyen d'évasion ne peut vous sauver du reproche de paresse. Vous deviez, ou feindre que cette cousine ne savoit pas ce jeu, ou choisir un autre correspondant.

JULIE. (*mère de Clotilde.*) Voulez-

lez-vous, mon cousin, avoir la bonté de relire la lettre de ma fille?

VALINC. Avec plaisir, ma cousine: la voici. (*il lit.*)

*“A ma cousine Domergue.*

*„Je te dirai, ma chère amie, que nous nous amusons bien à la campagne, et que nous y travaillons bien.”*

VALINC. Tu pouvois te dispenser d'une longueur dans cette première phrase.

CLOT. Laquelle, mon oncle?

VALINC. *Je te dirai, ma chère amie, que, etc.* Et pourquoi ne pas aller droit au fait? *Nous nous amusons bien à la campagne, etc.*

VALINC. (*continue.*)

*“Nous avons joué hier au soir, au colin-maillard au bâton et au pincer sans rire. Ces deux jeux sont*

„sont très-jolis; mais comme tu les  
„connois, je n'ai pas besoin de te les  
„apprendre en beaucoup de mots.  
„Il me suffit de te rappeler que le  
„colin-maillard au bâton n'est pas  
„le colin-maillard ordinaire, et que  
„dans le pincer sans rire, l'on se  
„barbouille les doigts de noir. Don-  
„ne-moi de tes nouvelles: je t'aime  
„toujours bien. S'amuse-t-on beau-  
„coup chez toi?"

C'est là tout, et c'est dommage.  
Cette lettre est écrite avec simpli-  
cité.

CLOT. J'ai trouvé le récit de ces  
deux jeux si difficile, que je me suis  
félicitée de pouvoir m'en dispenser.

JULIE. J'en suis fâchée, mon  
enfant; vous avez renoncé de con-  
courir au prix pour une difficulté qui  
n'a point effrayé telle autre de vos  
compagnes.

VALINC.

VALINC. Charles s'est encore jeté dans les lieux communs poétiques, qui rendent ses lettres ridicules, et leur ôtent toute simplicité, toute naïveté. Je t'en demande pardon, mon cher ami; mais il faut que, pour ta propre correction et pour l'intérêt de tes camarades, je cite les passages de ta lettre qui t'ont fait le plus de tort dans l'esprit de tes juges.

CHARL. J'avois pourtant lu ma lettre, je ne sais combien de fois.

VALINC.

*„Depuis deux aurores, mon  
ami, mon bonheur n'a point d'égal.”*  
C'est le début de la lettre de Charles. On lit dans la phrase suivante: *Jugez de ma joie qui ne peut se comparer à rien.* L'auteur a voulu dire *qui est incomparable.*

CHARL. Eh, vraiment oui.

VALINC. C'est donc ce qu'il falloit

falloit dire. D'ailleurs, quel autre style bizarre: *Jugez de ma joie*, etc. ! Mais voici de la haute poésie: "Nous „avons été hier nous promener, jusqu'à ce que les derniers rayons du „soleil aient éclairé d'une teinte rougeâtre le haut sommet de nos „montagnes," pour dire, jusqu'à la fin du jour, jusqu'à la nuit. Laisse, mon fils, ces images aux poètes; l'art épistolaire les réprouve. Tâche, s'il est possible, de distinguer entre les deux genres. Que, dirois-tu, mon cher ami, d'un homme qui, pour t'annoncer bonnement sa visite au crépuscule du jour, te tiendrait ce langage sublime: Demain je viendrai vous voir à l'heure que l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes du jour? Tu croirois que cet homme plaisante, s'il n'extravague pas. A ces traits tâche de te reconnoître. Je ne dirai qu'un mot  
d'un

d'un certain endroit de ta lettre, où, pour me caractériser comme très-aimable dans l'invention ou la connoissance des petits jeux de société, tu t'exprimes ainsi: *Papa, qui est une mine féconde*, etc. rapprochement insolite, et, de plus, expression triviale, que la pureté du style rejetta. Mais c'est assez, mon ami, pour justifier, à tes yeux, l'opinion de tes juges. Défends-toi néanmoins du découragement; plusieurs autres passages de ta lettre sont marqués au coin du bon goût, tel que celui-ci: *La nature semble sourire à nos plaisirs*. Ne cesse pas de travailler ton style sur celui des meilleurs auteurs épistolaires. Tu finiras par en imiter la perfection.

(Charles reconnut toute la justesse de cette critique. Il témoigna le plus grand désir d'en faire désormais la règle de ses études. Ses juges applau-



applaudirent à ces excellentes dispositions, et conçurent de son esprit et de son coeur l'idée la plus avantageuse.)

Je ne parlerai pas, ajouta Valincour, des deux lettres d'Adolphe et d'Eléonore écrites avec naïveté: elles pèchent à-la-fois par le style et par la construction française. On y reconnoît le travail de deux enfans trop étrangers aux premiers élémens de leur langue.

Paul n'a qu'un défaut dans sa lettre, mais il est éminent. C'est une longueur sans borne; il ne sait où s'arrêter. Le jeu de pincer sans rire occupe seul, dans sa lettre, huit pages de grand papier fin de Hollande. On ne risque rien de l'inviter au laconisme.

Il faut dire en deux mots  
Ce qu'on veut dire;  
Les longs propos  
Sont sots.

La

La lecture des bons écrivains corrigera Paul de ce vice, qui naît au reste d'un fonds d'abondance précieus, dont on ne sauroit trop féliciter ce cher ami, s'il sait en user sobrement. Emilie fait chaque jour des progrès sensibles; son style se forme; son imagination s'embellit. Il y a de la rapidité dans sa narration, et sa lettre n'eût pas été loin de concourir pour le prix, sans quelques fautes de goût qui devoient l'en exclure.

EMIL. Papa, quelles sont ces fautes? Je vous le demande pour m'en corriger.

VALINC. Un si louable désir mérite d'être satisfait. Premièrement, tu n'évites pas assez les mêmes répétitions de mots dans ta lettre. Les mots de *jeu, joueur, jouer, amuser, amusement, plaisir, joie, joyeux,*  
re-

reviennent à chaque phrase. Tu n'hésites pas d'entrer dans un détail beaucoup trop bas pour une conversation polie.

EMIL. Je ne dis rien que de vrai, papa.

VALINC. Je te crois sur parole, mais il est des choses qu'il faut savoir taire. Secondement, tu n' observes pas assez dans ta lettre les égards que tu dois aux personnes dont tu parles. Tu dis en parlant de ton oncle Duval: "*Mon oncle „toujours drôle dans ses reparties."*

EMIL. C'est que mon oncle est bien drôle. . . . .

DUVAL. Obligé, ma nièce; je ne m'accommode point du tout de cette épithète. . . . Toujours drôle! Vous êtes plaisante!

EMIL. Ne vous fâchez pas, mon oncle, je n'ai pas voulu vous offenser.

DUVAL.

DUVAL. Ni moi non plus, ma nièce, quand je dis que vous êtes plaisante. Ce mot se prenant, comme celui de drôle, en bonne ou mauvaise part, je le prends en bonne part.

EMIL. Je vous entends. Je devois dire: *Mon oncle toujours aimable dans ses reparties.*

DUVAL. Voilà qui est très-flatteur pour moi, mon enfant, et qui me fera dire de vous qu'il n'est pas possible d'avoir plus d'agrément dans l'esprit, ni d'enjouement dans le caractère qu'Emilie.

VALINC. Tu vas-lui donner de l'amour-propre.

EMIL. Non, certes, je sais ce que mon oncle veut dire; il me continue votre critique. Je l'en remercie de tout mon coeur.

VALINC. Je ne m'arrêterai pas plus

plus long-temps sur plusieurs autres fautes de goût semées dans la même lettre. Par exemple, Emilie fait rire sa maman à *gorge déployée*

EMIL. C'est ce qu'on dit tous les jours dans la conversation.

VALINC. Non point dans une conversation polie, où, s'il n'est permis de rire qu'à demi, il ne peut l'être de dire d'une personne respectable, qu'elle a ri à gorge déployée. D'ailleurs, cela fût-il vrai, Emilie, tu dois admettre en principe, que toute pensée qui ne présente point une image agréable, est bonne à supprimer dans le récit, à moins qu'on ne veuille tourner en dérision la personne dont on parle.

EMIL. Mais comment y suppléer?

VALINC. Par une autre expression.

E

sion.

sion. On rit aux éclats, et tu pouvois y borner le rire de ta maman.

EMIL. Je l'avoue.

VALINC. Tu racontes comment un de tes cousins s'est renversé *cul par-dessus tête*. Cette expression ne va ni dans la bouche, ni sous la plume d'une jeune personne, dont toutes les paroles doivent être extrêmement châtiées. Mais c'est assez, mon enfant, de cette critique: ta lettre mérite d'ailleurs des éloges.

CHARL. C'est donc Jenny qui remporte le prix de mérite; car Alfred est hors de concours par son âge.

VALINC. Vous allez, mes enfans, en juger vous-mêmes; c'est à son amie Eugénie qu'elle écrit:

„Ce n'est pas sans peine, ma  
„chère amie, que je me suis éloi-  
„gnée de toi. Tu m'as fait promettre  
„de

„de t'écrire tous les huit jours; c'est  
„un besoin pour mon coeur de t'é-  
„crire plus souvent encore. Je ne  
„te dirai rien de notre voyage: nous  
„avons été transportés de Paris à la  
„campagne de mon oncle, sans  
„avoir eu le temps de songer que  
„nous étions en route. Les plus  
„beaux sites passaient devant nous,  
„ou nous passions devant eux, com-  
„me un éclair: les ombres chinoises  
„laissent-elles aussi plus de traces  
„dans la mémoire, qu'il n'en reste  
„dans la mienne de tous les pays à  
„travers lesquels nous avons roulé  
„dans notre chaise-de-poste. Cela  
„me rappelle ce que disoit l'institu-  
„teur de ton frère, des lectures sur  
„lesquelles on ne se donne pas le  
„temps de réfléchir, et dont il ne  
„reste rien dans l'esprit. Enfin,  
„nous sommes arrivés après dix-huit  
„heures de marche. Figure-toi les

E 2

mon-

„montagnes les plus agrestes, les  
„vallées, les prairies les plus déli-  
„cieuses, un verger enchanteur, une  
„rivière poissonneuse, dont les  
„bords sont ombragés des plus  
„beaux arbres; un jardin anglois,  
„un bois touffu, le parterre le mieux  
„soigné, la maison la plus simple,  
„et pourtant la plus commode.  
„Joins à ces tableaux d'une ravis-  
„sante nature, la société la plus sen-  
„sible, la plus aimante, de grands  
„parens, de petits cousins et de pe-  
„tites cousines de notre âge, qui,  
„depuis le moment de notre arrivée,  
„ne s'occupent à l'envi que des mo-  
„yens de varier nos jeux et nos plai-  
„sirs. O mon amie! ton imagina-  
„tion, en concevant tous ces biens  
„réunis dans quelque coin isolé du  
„monde, ne t'offrira que l'image de  
„ceux que nous goûtons dans cette  
„solitude. Je n'y regrette que toi,  
„ma





„ma chère Eugénie; et si tu pouvois  
„décider ta maman à venir y passer le  
„reste de l'automne, je croirois habiter  
„cette vallée de Tempé, l'asyle de  
„la paix et du bonheur chez les an-  
„ciens poètes. Les principes de mon  
„oncle sont aimables et sévères tout-  
„à-la-fois. Il veut bien que nous  
„nous amusions, mais non que nous  
„perdions nos journées; et il dis-  
„pose si bien de notre temps, qu'il  
„nous fait trouver même dans nos  
„jeux un sujet d'émulation pour nos  
„études, et dans nos études une  
„nouvelle continuation de nos jeux.

„C'est ainsi qu'il nous fait de  
„l'étude du genre épistolaire une vraie  
„récréation, en la mêlant de pré-  
„ceptes et d'exemples de théorie et  
„de pratique. Rien de mieux or-  
„donné que cette étude. Nous de-  
„vons chaque jour présenter à notre  
„oncle et maître: 1°. un dialogue

E 3

„ren-

„renfermant ses leçons de la veille;  
„2°. une lettre, à notre choix, tirée  
„d'un recueil épistolaire, et ajouter  
„une critique raisonnée des motifs  
„qui ont fixé notre préférence sur  
„cet extrait; 3°. une lettre de notre  
„composition sur un sujet donné.

„Ce sujet, ma bonne amie, dont  
„je fais avec délices celui de la lettre  
„que je t'écris, est aujourd'hui la  
„description des deux petits jeux  
„qui nous ont amusé la soirée précé-  
„dente. J'ignore si je réussirai à te  
„les faire bien comprendre; mais  
„j'y suis intéressée de plus d'une  
„manière, par le plaisir d'abord de  
„t'en amuser, et par le prix qui  
„m'attend, si mon récit joint quel-  
„ques graces à quelque clarté, s'il  
„l'emporte, enfin, sur celui de mes  
„cousins et de mes cousines: car tu  
„sauras qu'un jury de jugement est  
„établi pour en connoître, et que  
„ce

„ce jury, composé de tous nos grands  
„parens, doit décerner un prix au  
„vainqueur.

„Le colin-maillard qui nous a si  
„fort amusés hier au soir, est tout  
„différent de celui que tu connois.  
„Il est moins bruyant, et on n'y  
„court pas le risque de s'y casser la  
„tête contre un meuble. Tu ne peux  
„pas souffrir l'autre colin-maillard;  
„tu aimerois celui-ci: il convient  
„mieux à ton caractère doux et pai-  
„sible. Voici le jeu. L'on bande  
„les yeux au porte-baguettes, qui se  
„se place au milieu du cercle; tous  
„les amis et amies, se tenant en-  
„semble par la main, tournent au-  
„tour. Le porte-baguettes, que j'ap-  
„pellerai le *colin-maillard*, tourne  
„s'il veut sur ses pieds, à mesure  
„que le cercle tourne, ou, s'il le  
„juge plus à propos, il reste en  
„place, faisant des signes plaisans

E 4

„avec

„avec sa baguette. S'il frappe con-  
„tre terre avec l'extrémité de sa ba-  
„guette, tout le monde est obligé de  
„rester en place, immobile, sans  
„souffler. Il présente alors à qui  
„bon lui semble l'extrémité de la  
„baguette. Nul ne peut refuser de  
„la tenir dans ses mains, bout à bout  
„avec le colin-maillard, et de ré-  
„pondre, soit au fredonnement, soit  
„aux paroles de ce dernier: mais  
„chacun est libre de contrefaire sa  
„voix. Si le colin-maillard se con-  
„tente d'abord de proférer un son  
„inarticulé, de piauler, de siffler,  
„de chanter, d'éternuer, le répon-  
„dant fera de même. Si le colin-  
„maillard devine le nom de la per-  
„sonne, celle-ci devient colin-mail-  
„lard à son tour, et ainsi de suite.  
„Le fin de ce jeu consiste, sur-  
„tout du côté du colin-maillard, à  
„multiplier d'une manière piquante  
„ses

„ses diverses interrogations, pour dé-  
„signer la personne à laquelle il tend  
„la baguette; et de la part de celle-ci, à  
„contrefaire agréablement sa voix, pour  
„donner le change au colin-maillard.

„On ne peut jouer au pincer sans  
„rire qu'une seule fois en chaque  
„saison, et il faut trouver des no-  
„vices qui l'ignorent, ou des per-  
„sonnes assez complaisantes pour  
„feindre de l'ignorer. Charles a été  
„un de ces derniers. — Qui se lais-  
„sera pincer sans rire? a dit ma  
„tante. — A ces mots, Charles s'est  
„écrié: Moi, maman. — Paul,  
„qu'il s'agissoit d'attraper, a pré-  
„tendu qu'il ne riroit pas davantage.  
„Nous avons tous eu la même pré-  
„tention. — Nous allons voir. —  
„Et on nous a fait asseoir en cercle  
„autour de ma tante, qui nous pin-  
„çoit tour-à-tour tantôt le nez, tan-  
„tôt les oreilles, les joues ou le

„mention. Cependant Paul rioit de  
„Charles, que ma tante barbouilloit  
„avec du noir de fumée; et tout le  
„monde rioit de Paul, dont le visage  
„ressembloit à un masque, et qui  
„ne s'en doutoit pas. Les deux cou-  
„sins ont fini par se montrer l'un  
„l'autre au doigt. Paul ne trou-  
„voit nullement extraordinaires nos  
„grands éclats de rire. Il les adres-  
„soit à son cousin; celui-ci les lui  
„renvoyoit, et avec connoissance de  
„cause. Nous en ririons peut-être  
„encore, si Clotilde n'avoit fini par  
„dire un petit mot à l'oreille de son  
„frère, qui, se regardant alors dans  
„une glace, n'a pu s'empêcher de  
„faire un mouvement d'impatience,  
„que nos huées ont soudain réprimé.  
„Le cher cousin, un peu confus, a  
„quitté la compagnie pour aller se  
„débarbouiller; et il est revenu nous  
„souhaiter le bon soir, avec la meil-  
„leure grace possible. „Tu

„Tu vois, ma chère amie, que  
„nos soirées sont assez agréables.  
„Je t'en rendrai bon compte ; car  
„mon oncle nous a promis de nous  
„apprendre chaque jour un nouveau  
„jeu, à condition que le lendemain  
„nous en ferions le sujet d'une let-  
„tre. Ma correspondance sera donc  
„un cours complet de tous nos jeux ;  
„il ne tiendra qu'à toi d'en faire l'es-  
„sai à ta campagne : mais combien  
„tu serois plus aimable, si tu venois  
„en partager avec nous les plaisirs !  
„Adieu ; ta meilleure amie.”

(Des applaudissemens succédè-  
rent à cette lecture.)

Ma nièce, dit Valincour, on  
voit bien que vous vous êtes formée  
sur les bons modèles. Il vous reste-  
roit peut-être à acquérir un peu plus  
de cette légèreté de style, qui con-  
vient à une jeune personne de votre  
âge :

âge: vous avez sans doute plus médité les lettres graves et sérieuses de madame de Maintenon, que les lettres enjouées de madame de Sévigné. Voici le recueil de ces dernières; c'est le prix que l'assemblée vous décerne. J'y joins une couronne de myrte, de jasmin et de laurier.

JENNY. (*en rougissant.*) Votre suffrage pouvoit me suffire. Je vous remercie toutefois d'y joindre ces volumes, et cette couronne de fleurs et de feuillages; mais je crains, avec raison, que mes cousins et mes cousines ne me croient trop âgée pour avoir droit à leurs récompenses.

(L'offre généreuse de Jenny ne fut point admise. Ses petits cousins et petites cousines la prièrent d'accepter le prix; mais ils furent les premiers à la créer, pour l'avenir, l'un des juges de leur composition épistolaire.)

---



DIALOGUE XII.

*Sur les égards dus aux personnes  
auxquelles on écrit.*

---

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE, AL-  
FRED, ADOLPHE, CLOTILDE,  
JENNY, etc.

VALINCOUR.

Je vous ai dit hier au soir, mes amis, ce que je pensois de vos dernières lettres. Le compte que vous continuez à rendre de vos petits jeux de la veille, devient, en général, intéressant: mais Adolphe a fait une faute contre les justes égards dus à la douleur, en écrivant ces joyeux détails à son ami Casimir, lorsque  
ce



enfans, avant que de parler ou d'écrire, les égards dus aux personnes.

Parmi les égards, faites sur-tout attention aux sentimens dont les ames sont affectées: il est trop cruel d'entretenir de ses plaisirs une personne dans la souffrance. N'allez pas non plus vanter une seule de vos jouissances devant celui qui gémit d'en être privé, ni décrire pompeusement un bon repas devant celui qui manque de pain, ni raconter avec complaisance les prodiges de votre mémoire devant celui qui n'apprend rien qu'avec dégoût et avec peine, ni faire la critique d'un borgne devant un boiteux, ni rire d'un bègue devant un autre bègue.

EMIL. C'est tout simple.

VALINC. C'est tout simple, sans doute; et néanmoins vous ne sauriez croire combien on rencontre  
d'é-

d'étourdis dans le monde qui n'y pensent même pas.

ALFR. Il en est, peut-être, qui se font un jeu d'y manquer.

JENNY. Et qui croient, en y manquant, se donner un air d'importance.

VALINC. Avec lequel toutefois ils sont loin de conquérir la bienveillance universelle.

CHARL. Vous nous parliez, l'autre jour, des égards dus à l'état et aux conditions de ceux à qui l'on écrit; le lendemain, vos principes me furent confirmés par une singulière lettre rapportée dans un journal. J'en ai transcrit la copie à la suite de vos leçons, et sur le même cahier.

VALINC. C'est très-bien d'enrichir ainsi de tes propres notes le recueil

cueil de mes principes. Veux-tu nous lire cette lettre?

CHARL. C'est un petit sacristain de l'église cathédrale de Berlin, qui écrivit à Frédéric-le-Grand:

“S I R E,

„J'avertis votre majesté, 1°. qu'il  
„manque des livres de cantique pour  
„la famille royale; j'avertis votre  
„majesté, 2°. qu'il manque du bois  
„pour chauffer comme il faut la tri-  
bune royale; j'avertis votre majesté,  
„3°. que la balustrade qui est sur la  
„rivière, derrière l'église, menace  
„ruine. . . .

„SCHMIDT, *sacristain de la*  
„*cathédrale.*”

VALINC. Que dit le roi de Prusse de cette lettre?

CHARL. Il s'en amusa beaucoup, selon le même journaliste, et il fit la réponse suivante.

“J'avertis

„J'avertis M. le sacristain Schmidt,  
„1°. que ceux qui veulent chanter,  
„peuvent acheter des livres; 2°. que  
„ceux qui veulent se chauffer, peu-  
„vent acheter du bois; j'avertis M.  
„le sacristain Schmidt, 3°. que la  
„balustrade qui est sur la rivière,  
„ne le regarde point; enfin, j'avertis  
„M. le sacristain Schmidt, 4°. que  
„je ne veux plus avoir de correspon-  
„dance avec lui.”

VALINC. On voit dans cette ré-  
ponse, que Frédéric s'amuse de la  
lettre du sacristain. Il n'en est pas  
moins indisposé contre la requête,  
qu'il ne refuse pas seulement d'en-  
tendre, mais dont il ne veut plus  
entendre parler.

Plus de respect dans la demande  
eût obtenu plus de faveur dans la  
réponse. Il est une manière si déli-  
cate de solliciter une grace, que l'on  
met

met en quelque sorte la personne sollicitée dans l'impossibilité de la refuser.

CHARL. Les égards dus à l'état et aux conditions des personnes ne disparaissent-ils pas dans les républiques?

VALINC. Les égards d'étiquette, de cérémonial peuvent changer selon les gouvernemens; mais, dans tous les gouvernemens, les maîtres sont au-dessus de leurs serviteurs, et les gens en place sont environnés d'une considération qui leur donne droit à des égards particuliers.

PAUL. Existe-t-il, mon oncle, quelque livre sur ce sujet?

VALINC. Non, mon neveu.

PAUL. Faites-en un, mon oncle, dans lequel vous marquerez si bien les égards dus à tout le monde, qu'en vous pratiquant on sera sûr de n'y pas manquer.

VA-

VALINC. Vous me demandez une chose impossible, aussi impossible, mon neveu, qu'il l'est de prescrire une règle de sens commun pour tous les hommes. L'art ne peut ici qu'enseigner les principes généraux; c'est à la raison droite et saine de chacun de vous qu'il appartiendra d'en faire l'application dans les diverses circonstances de la vie, dont on voudroit fixer en vain l'étonnante mobilité.

---



---

DIALOGUE XIII.

*Comment il faut commencer et finir  
les lettres.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

**E**milie vouloit savoir s'il étoit nécessaire de commencer et de finir ses lettres d'une manière saillante: tout travail laborieux à ce sujet seroit ridicule. Il fut un temps en France, ce n'étoit pas celui du bon goût, où l'on mettoit son esprit à la torture pour amener *le profond respect, les sentimens de considération, l'absolu dévouement, et le très-humble et très-obéissant serviteur*, qui terminoient toutes les lettres. On  
est

est heureusement revenu de cette affectation puérole.

EMIL. Quelle est, papa, la meilleure manière de terminer une lettre ?

VALINC. Celle de la terminer sans affectation et sans recherche.

JENNY. Mais lorsqu'un sentiment délicat, une pensée saillante viennent se placer d'eux-mêmes à la fin d'une lettre, faut-il les rejeter ?

VALINC. Non, certes ! Tout ce qui peut réunir le double avantage du goût et de l'à-propos fait très-bien, soit au commencement, soit à la fin ou au milieu d'une lettre. N'exagérez-point mon principe. Je n'exclus aucune grace de style : ce sont les fades complimens, les graces empruntées, les expressions guindées que je bannis du genre épistolaire ; et je serois d'avis que, sans  
autre

autre préambule, on terminât sa lettre quand on a dit tout ce que l'on avoit à dire.

JENNY. C'est là ce qu'enseigne la nature.

VALINC. Elle est la règle invariable du bon et du beau dans tous les arts. Tout ce qui s'en éloigne, s'éloigne donc aussi de l'art épistolaire; de-là plus on veut faire de l'esprit dans les lettres, plus on agit contre nature. Quelques-uns de nos auteurs du dernier siècle sont, en ce genre, des modèles de mauvais goût: je mets Voiture de ce nombre. S'il veut consoler la duchesse de Longueville de la mort d'un père, dans le temps où elle recevoit le plus de preuves de son amour, on imagineroit avec peine ses motifs consolateurs. "A dire „vrai, madame, il est bien juste „qu'une

„qu'une personne aussi céleste que  
„vous s'accommode aux volontés du  
„ciel, et qu'ayant tout reçu de lui,  
„vous souffriez qu'il vous ôte quel-  
„que chose; encore semble-t-il qu'il  
„ait voulu prendre le temps de votre  
„absence, et qu'il ait permis que ce  
„malheur soit arrivé pendant que  
„vous étiez éloignée, pour ne pas  
„faire voir à vos yeux le deuil  
„qu'il vouloit mettre dans votre  
„maison.”

Voiture ne songeoit pas, en écri-  
vant ainsi, que ce n'est pas un sûr  
moyen de consoler quelqu'un d'une  
grande perte, que de vouloir la di-  
minuer à ses yeux; et il oublioit  
encore que le sentiment le plus pé-  
nible, lorsqu'on regrette la mort  
d'un père, c'est de n'avoir pas eu  
le bonheur de l'assister dans ses der-  
niers momens.

CHARL.

CHARL. Il appelle la perte d'un père, la perte de *quelque chose*.

EMIL. Cet homme n'aimoit pas le sien.

JENNY. Je ne voudrois pas en tirer une conclusion si sévère; mais on reconnoît à ce passage la vérité de ce principe de goût, que le bel-esprit est l'antipode du sentiment.

VALINC. Et moi, je reconnois Jenny à ces paroles, qu'il m'est agréable de confirmer par une nouvelle citation. Une jeune personne qui en aime une autre, lui écrit en style de précieuse ridicule:

„C'est une règle presque générale que toutes les choses descendent par les mêmes degrés qu'elles montent, et que le terme de leur élévation marque souvent celui de leur décadence. Néanmoins, mon affection ne pouvant être limitée,  
F „elle

„elle n'est point sujette à cette loi,  
„et votre vertu, qui la fait naître,  
„peut lui donner un accroissement  
„sans borne. Ne doutez donc non  
„plus de sa durée, que de la noblesse  
„de son origine; et croyez qu'une  
„si belle cause ne peut produire que  
„de beaux effets, dont le premier  
„est la résolution inviolable de voir  
„changer plutôt l'ordre de la nature,  
„que le dessein d'être toute ma vie,  
„madame, votre très-humble, etc.”

ALFR. Quelle recherche de pen-  
sées, bon dieu!

JENNY. Et quel galimatias, au-  
quel on n'entend rien!

VALINC. C'est un modèle des  
pénibles efforts que l'on se donnoit  
autrefois pour commencer et pour  
terminer une lettre. Si j'en avois  
le loisir, j'y joindrois encore quel-  
ques extraits; mais il est déjà tard,  
et

et je ne suis pas fâché, d'ailleurs,  
de laisser quelque chose à faire à  
vos propres réflexions. Ce que l'on  
trouve de soi-même, et sans le se-  
cours d'autrui, se grave bien plus  
avant dans la mémoire ; il n'est  
point à craindre qu'on l'oublie.

---

DIALOGUE XIV.

*Du cérémonial des Lettres*

---

LES MEMES

EMILIE.

Mon papa, ne nous direz-vous rien du cérémonial des lettres? Je suis fort ignorante sur cet article, et j'ai toujours peur, en écrivant, de manquer aux formalités que l'on doit observer vis-à-vis des différentes personnes.

VALINC. Mon intention, Emilie, n'étoit point de passer cet article sous silence; mais puisqu'il vous intéresse, je ne différerai pas à vous en parler, et j'en ferai le sujet de cette séance.

Le



Le cérémonial des lettres consiste dans les formalités que l'usage a établies, et par lesquelles on témoigne des égards de civilité, d'affection, d'honnêteté, de respect pour les personnes auxquelles on écrit.

Ce cérémonial étant fondé sur l'usage, varie avec cet usage même, selon les pays, les gouvernemens et les siècles.

Rien de plus simple que le cérémonial des anciens Grecs et Romains. On écrivoit aux premiers magistrats de ces républiques, comme l'on eût fait au citoyen le plus obscur. Les formalités de l'inscription extérieure et intérieure des lettres, de leur suscription, de la date, des apostilles, étoient les mêmes pour tous. Si l'on écrivoit à *Sylla*, dictateur, à *Cicéron*, consul, on se contentoit d'ajouter à leur nom, leur prénom et le titre de dictateur ou

F 3 de

de consul. On commençoit la lettre par un salut fraternel, et on la terminoit par un voeu de bonheur et de durée. *Tâchez de vous bien porter, soyez heureux, portez-vous bien*; tel étoit le cérémonial que tous les citoyens observoient les uns envers les autres.

JENNY. Ce cérémonial me paroît le seul raisonnable; pourquoi les hommes s'en sont-ils donc éloignés?

VALINC. C'est dans les siècles qui suivirent la chute de la république romaine, que le cérémonial des lettres perdit de son antique simplicité. Le sénat, après la mort d'Auguste, ayant placé cet empereur au rang des dieux, bientôt ses successeurs, enivrés de l'excès de leur puissance, ne voulurent pas attendre après leur mort pour jouir des honneurs de l'apothéose; et l'épithète

thète de *divin* fut désormais un de leurs titres, que l'on ne leur refusa point en leur adressant des lettres ou des placets.

La religion chrétienne, qui vint égaliser tous les hommes devant Dieu, tempéra cet orgueil des Césars, mais ne put en détruire les symboles. Les Césars continuèrent à s'appeler *divins*, et les prêtres eux-mêmes leur conservèrent ce titre, en le regardant comme le gage que les princes donnoient à la religion et à la patrie, de le mériter par leurs vertus. Cependant l'irruption des peuples du Nord en Europe relégua le faste des titres dans l'Orient, avec les restes de la puissance romaine.

Mais comment est-il arrivé depuis, que ce même faste s'est emparé de l'esprit non-seulement des maîtres du monde, mais de leurs moindres officiers, et s'est répandu,

F 4            comme

comme une maladie épidémique sur toutes les classes supérieures de la société? On peut, sans doute, en assigner plusieurs causes, parmi lesquelles celle-ci doit occuper une place. La religion chrétienne rappelle ses disciples à des idées d'égalité primitive, et tous ses préceptes, tous ses conseils tendent à n'en plus former qu'une société de frères. Or, les hommes riches et puissans qui l'ont trouvée dominante dans leur pays, n'en ont été que plus jaloux de balancer ces idées par celle des titres qu'ils se sont arrogés à l'envi, comme les symboles de leurs richesses, de leur puissance, de leur faveur.

JENNY. Cependant on ne voit pas, que le même fonds d'idées religieuses <sup>1)</sup> ait produit chez les mahométans les mêmes jeux de la vanité.

VA-

---

1) Jenny a reçu une excellente éducation. Elle est très instruite de l'histoire des

VALINC. C'est que la religion mahométane, soumettant tous ses disciples à l'empire despotique d'un seul, a dû concentrer dans ce seul homme tous les titres avec l'absolue puissance. Aussi nul potentat du globe ne s'en attribue-t-il de semblables, et tous les titres accordés, en Europe, aux seigneurs et aux princes les plus magnifiques, ne sont rien auprès de ceux du grand Turc.

EMIL. Savez-vous, papa, quels sont ces titres?

VALINC. Voici ceux qu'il prenoit au commencement du siècle:

F 5 "N....

---

différens peuples, de leur religion, de leur morale, de leurs coutumes. Ce qu'elle dit du mahométisme en est une preuve. On sait, en effet, que Mahomet, né dans le septième siècle de l'ère chrétienne, n'a fait que copier dans son culte celui des juifs et des chrétiens.

„N. . . . légitime distributeur  
„des couronnes de l'univers, et  
„maître incommutable de mille  
„peuples, nations et générations  
„qui reposent à l'ombre et sous le  
„sacré bois de notre lance; destiné  
„libérateur de ceux qui gémissent  
„et sont encore sous le joug de l'op-  
„pression infidelle, et qui n'atten-  
„dent avec impatience que l'heure  
„et le bonheur de notre domi-  
„nation; propriétaire des célestes  
„cités de Medine et de la Mecque;  
„gardien perpétuel de Jérusalem la  
„sainte, et de son sépulcre; empe-  
„reur de Constantinople et de Tré-  
„bizonde; roi de Hongrie en Eu-  
„rope, de Memphis en Afrique, et  
„de Bagdad en Asie, ensemble de  
„soixante-dix royaumes effectifs;  
„roi de la mer Méditerranée, des mers  
„Blanche, Noire et Rouge, Helles-  
„pontique, Méotique et Archipéla-  
„gique;

„gique; grand amiral de l'Océan, et  
„possesseur des plus célèbres pro-  
„montoires, caps, cités, golfes,  
„fleuves et rivières du monde; prince  
„en Géorgie, absolu en Barbarie,  
„Tartarie, Cosatie, et en mille au-  
„tres régions; commandant à la  
„Porte de fer, villes adjacentes, et  
„lieux circonvoisins; fidelle refuge  
„et parfait asyle des autres empe-  
„reurs, rois, princes, républiques  
„et seigneuries; redouté ou chéri  
„par-tout, souverain du coeur de  
„la terre, unique favori du ciel, et  
„son divin porte-enseigne en ter-  
„re, etc. etc.”

ELEONORE. Est-ce que le grand  
Turc est maître de tant de pays et  
de tant de mers?

VALINC. Il se dit le maître de  
toutes les mers, et il n'a point de  
marine. Quant à l'étendue des pays  
de

de sa domination, la Turquie est bornée, en Europe, en Asie et en Afrique, par divers empires, dont quelques-uns l'égalent en puissance, s'ils ne la surpassent pas. Le grand Turc s'intitule *roi de Hongrie*, comme le *roi d'Angleterre* se fait appeler *roi de France*.

PAUL. Il est singulier que les hommes se glorifient ainsi de plusieurs titres d'une puissance qu'ils n'ont pas.

VALINC. Ils croient en imposer à leurs semblables par cette vaine pompe de mots.

JENNY. Tous les princes mahométans imitent le grand Turc dans ce fol orgueil. J'ai lu quelque part la nomenclature de leurs titres; elle est fort drôle.

EMIL. Et fort ridicule.

JENNY. Les Orientaux ont toujours



jours aimé, dit-on, ce faste d'idées, d'images, d'expressions.

VALINC. Ils étoient plus rapprochés de la nature du temps d'Homère et de Cyrus. Mais revenons au cérémonial français.

L'inscription des lettres, ou leur suscription extérieure, est aujourd'hui en France la même pour tous. Elle diffère de celle des anciens Romains, en ce que ceux-ci ne croyoient pas nécessaire de faire précéder le nom de la personne à laquelle on écrit, du nom générique de *citoyen* et de *citoyenne*. Ils y substituoient ses prénoms.

EMIL. Dans les autres parties de l'Europe, se sert-on toujours de l'ancien cérémonial pour la suscription extérieure des lettres?

VALINC. Oui, ma fille; et ce cérémonial varie selon la qualité des per-

personnes. La suscription d'un prince est à son *altesse royale, monseigneur, monseigneur, etc.*; celle d'un ministre, à *monseigneur, etc.*

JENNY. Ne raconte-t-on pas quelque chose de plaisant sur le compte d'un ministre de Louis XIV, au sujet de ce *monseigneur, etc.*?

VALINC. Est-ce de Louvois que veut parler ma nièce?

JENNY. Je crois qu'oui, mon oncle.

VALINC. Un officier lui ayant écrit, pour obtenir quelque gratification, à *monsieur, monsieur de Louvois, etc.* n'en reçut aucune réponse. L'officier voulant réparer son erreur, écrivit une seconde lettre, et n'oublia pas cette fois de l'adresser à *monseigneur, monseigneur de Louvois*. Point de réponse encore. Désespéré de ce silence, et voyant

voyant bien que le *monsieur* pesoit sur le coeur du ministre, l'officier fit un dernier effort sur lui-même. Il écrivit une troisième lettre; et ne trouvant rien au-dessus du monseigneur, que *mon dieu*, il l'adressa simplement à *mon dieu, mon dieu de Louvois*.

PAUL. Obtint-il la gratification qu'il demandoit?

VALINC. Je l'ignore; mais il n'est que trop vrai qu'un manque de cérémonial a souvent détruit la fortune d'un homme.

CHARL. Voyez combien il importe de connoître le cérémonial du pays où l'on vit!

JENNY. Ce cérémonial devient plus simple de jour en jour.

VALINC. Soyez-en un peu plus attentifs, mes enfans, à ne point manquer aux égards dus aux person-

nes

nes que vous devez respecter. Il convient de suivre l'usage, mais non de le devancer. Il est encore bon de connoître l'esprit plus ou moins susceptible de ceux à qui l'on écrit, pour ne pas les désobliger à son insçu.

ALFR. Peut-on, mon oncle, se permettre quelques ratures dans une lettre?

VALINC. Le respect ne les tolère point.

ALFR. Quoi! pour une seule rature, l'on seroit obligé de recopier une lettre?

VALINC. Oui, mon neveu, si l'on écrit à son supérieur et à son égal, les amis exceptés.

Voici quelques autres observations sur le cérémonial des lettres, dignes de remarque.

1.

Il faut bien prendre garde, je l'ai déjà dit, que le premier mot du corps de la lettre ne se lie pas d'une manière désagréable avec celui de la suscription. J'en ai cité des exemples.

2.

On doit éviter dans les lettres les équivoques, les jeux de mots, les comparaisons forcées. Les diverses expressions dont on se sert doivent être accommodées au rang et au génie des personnes à qui l'on écrit. Les grandes richesses sont de quelque considération quand il s'agit d'examiner le rang: un homme riche se croit volontiers supérieur à ses égaux.

*Stultitiam pariuntur opes* <sup>1)</sup>).

Il

---

1) Les richesses engendrent la folie.

Il faut excuser son erreur, et avoir, sans bassesse, quelques égards à l'idée qu'il a de lui-même, si l'on ne veut lui écrire pour le seul plaisir de l'offenser,

3.

Tout vouloir impératif passeroit pour une impolitesse dans une lettre d'égal à égal. On ne dira pas à tout homme bien né : *Faites que tout soit prêt à mon arrivée, etc.*

ELEON. Comment dira-t-on ?

VALINC. *Voudriez - vous bien faire en sorte que tout soit prêt, etc. ?*

Ou, si l'on écrit à un supérieur :

*Oserai-je vous prier de donner vos ordres pour que tout soit prêt, etc. ?*

4.

Le respect interdit l'écriture par abréviation. On dira quarante francs,  
et

et non 40 francs; dix jours, et non 10 jours; *votre grand oncle*, et non *votre G<sup>d</sup> oncle*, etc.

CHARL. D'où vient cette loi de respect?

VALINC. D'un sentiment profond de délicatesse. L'abréviation suppose, dans l'écriture, le désir de la terminer avec plus de hâte. On ne peut donc s'en servir à l'égard d'une personne, sans lui faire entendre qu'on a eu ce désir en lui écrivant; ce qui n'est pas poli.

5.

Dès qu'une lettre a plus de deux périodes, et qu'on n'écrit pas à un égal, il convient de répéter le titre de celui à qui l'on écrit.

JENNY. Je suis bien aise de le savoir. Mon oncle, quand je vous écrirai désormais, j'aurai le plaisir  
de

de vous répéter plusieurs fois dans ma lettre, *mon très-cher oncle*. Je craignois que cela ne fût ridicule.

VALINC. Vous devez en user de même vis-à-vis de toutes les personnes qui vous sont chères, frères, soeurs et amis: c'est le sentiment qui dicte cette règle. Il seroit en effet difficile d'écrire à une personne que l'on aime bien, sans l'appeler quelquefois, dans le cours d'une lettre, du nom que l'on chérit en elle.

6.

C'est une impolitesse grossière, quand on fait mention des parens de de ceux à qui l'on écrit, de dire simplement: *votre père, votre mère, etc. votre frère, etc.* On doit intercaler quelqu'épithète de considération ou de sentiment.

EMIL. Papa, je suis fâché de  
VOUS



vous interrompre; mais je crois entendre maman qui nous appelle pour la promenade.

CHARL. J'entends sa voix; c'est elle-même.

VALINC. Eh bien, mes enfans, courez au-devant de ses vœux; amusez-vous bien. Je terminerai demain ce qui me reste à vous dire du cérémonial des lettres.

---

DIALOGUE XV.

*Suite du précédent.*

---

LES MEMES.

CHARLES.

Paul et moi, nous étions en dispute au sujet d'une question.

VALINCOUR. Savoir?

CHARL. S'il est poli, dans les lettres, de charger la personne à qui l'on écrit de faire des complimens à une autre?

VALINC. Oui, si c'est une personne parente, amie ou égale à soi. Non, si c'est une personne étrangère et supérieure.

PAUL.

PAUL. Mais si l'on connoissoit particulièrement cette dernière personne et ceux de sa famille?

VALINC. En ce cas même, on ne lui diroit pas tout simplement: *Saluez, s'il vous plaît, de ma part; ou Présentez mes respects à, etc.* On se serviroit d'une tournure de phrase plus modeste: *Oserai-je vous prier de vouloir bien faire agréer mes respects, etc.*

EMIL. Et moi, je ne suis pas d'accord avec Jenny sur la forme de papier, dont il faut se servir dans les lettres. Je crois que tout papier est indifférent; Jenny prétend, au contraire, que l'on ne peut se servir que de papier à lettre, et de grand *in-4°*. d'inférieur à supérieur; que le papier doit toujours être double, quand même la lettre seroit seulement de cinq ou six lignes.

JENNY.

JENNY. Maman me l'a dit ainsi.

VALINC. Votre maman vous a bien dit, ma nièce; c'est là l'usage reçu, que la révolution n'a point changé.

ALFRED (à *Adolphe*.) Je te dis, mon cher ami, que la politesse veut que l'on mette la date au bas de la page où finit la lettre, et vis-à-vis de l'oeil gauche.

ADOLPHE. Qu'est-ce que l'oeil gauche fait à cela?

ALFR. Il fait que c'est l'usage; voilà tout ce que j'en sais.

VALINC. Il fait aussi que, la droite se trouvant remplie par les derniers complimens et la signature de celui qui écrit, la gauche reste seule libre pour la date.

JENNY. La date doit-elle comprendre le lieu où l'on écrit, le jour, le mois et l'année?

VA-

VALINC. A moins qu'il n'y ait des raisons ou des rapports très-intimes qui en dispensent.

ALFR. Les apostilles sont-elles permises, mon oncle ?

VALINC. Entre correspondans, parens ou amis; mais on doit en user sobrement.

ALFR. Pourquoi cela, mon oncle ?

VALINC. Parce que toute apostille suppose un oubli dans le corps de la lettre, et qu'il n'est pas permis d'être distrait en écrivant aux supérieurs, ni de l'être par trop avec ses amis. Il vaut mieux refaire sa lettre que de la charger d'apostilles.

CLOT. J'ai vu des lettres écrites à Papa, où son nom étoit écrit au bas, et quelquefois au haut de la page.

VALINC. Les ministres et leurs  
G                      commis,

commis, les gens en place, les négocians et hommes d'affaires, tous ceux enfin qui sont supposés avoir une grande correspondance, sont obligés de se servir de ce moyen, pour ne pas confondre les adresses. Ce moyen seroit ridicule dans une autre personne. Il y a plus: les premiers ne devoient point en user à l'égard de leurs proches parens ou de leurs amis, qui méritent d'être distingués de la foule. Mon coeur ambitionne que celui que j'aime me donne tout son coeur au moment qu'il m'écrit. S'il note mon nom au bas de sa lettre, j'en conclus qu'il m'a répondu pour me répondre, qu'il m'a écrit pour m'écrire. Je vois ma lettre faisant nombre dans un tas d'autres lettres; ce qui n'est pas très-agréable pour le sentiment.

CLOT. Mon grand cousin Joinville  
ville

ville a donc tort d'en user ainsi vis-à-vis de papa?

VALINC. D'autant plus de tort que c'est pour jouer l'homme d'importance, qu'il affecte d'avoir à correspondre avec l'univers, lorsque je tiens d'un homme qui le connoît bien, qu'il n'a pas fait encore une seule affaire depuis qu'il est à Paris.

CLOT. J'ai encore quelques demandes à vous faire, mon oncle; me le permettez-vous?

VALINC. Dis, ma nièce; je suis, au contraire, très-satisfait de tes questions: elles supposent en toi un désir de t'instruire, qui t'honore et me ravit.

CLOT. Je désire savoir si l'on peut, sans impolitesse, se servir de la main d'un autre en écrivant?

VALINC. On le peut, sans doute, à l'égard de tout le monde, dans les

G 2 lettres

lettres d'affaires, mais non dans celles de sentiment, à moins qu'on ne soit malade ou qu'on n'ait le bras paralysé. Pardonnerois-tu à ton amie Zulma, si elle ne t'écrivoit de sa propre main ?

CLOT. Je croirois qu'elle ne m'aime plus, ou du moins que ses sentimens d'amitié pour moi sont très-affoiblis.

VALINC. Et ta conséquence seroit assez juste. Tu dois en tirer la règle du devoir à cet égard, et celle de la simple politesse.

JENNY. Quelles sont les règles d'usage relativement à l'intervalle qu'il faut laisser en blanc au haut et au bas de la page, dans les lettres que l'on écrit ?

VALINC. Ces règles dépendent du plus ou du moins de respect que l'on doit aux personnes.

On



On ne commence sa lettre qu'à mi-page, et même un peu au-dessous, quand on doit un très-grand respect aux personnes. On l'écrit au quart de sa hauteur, d'égal à égal. Quand la matière de la lettre doit finir trop bas, il faut la ménager en sorte que l'on en puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante: mais il faut au moins ces deux lignes de renvoi.

J'ai déjà remarqué que l'on se faisoit anciennement une loi de lier la fin de la lettre avec le discours, ce qu'on croyoit sur-tout ne pas devoir négliger, quand on écrivoit à des personnes de considération. *Vous parviendrez enfin à voir la réussite couronner vos travaux. C'est ce que je souhaite en vous assurant que je suis, etc.* On sent bien que ces derniers mots ont rapport à quelque chose qui les précède: c'est

ce qu'on appelloit finir heureusement une lettre. Il est libre, sans doute, d'en user ainsi, quand on peut amener une pareille fin naturellement et sans peine; autrement, on s'en dispense, et le mieux, je le répète, est de ne mettre aucune prétention dans son style, non plus en terminant une lettre qu'en la commençant.

JENNY. Je voudrois encore savoir si toutes les manières de plier les lettres sont indifférentes?

VALINC. Non, assurément. Il y a deux manières de plier une lettre: la première est de la plier en quatre, et de la couvrir d'une enveloppe, qu'on cachète, et sur laquelle on écrit la suscription extérieure.

On en use autrement, lorsqu'on n'emploie point d'enveloppe. On plie alors le premier feuillet, dans  
sa

sa largeur, en trois parties à peu près égales, puis les deux feuillets ensemble, dans leur longueur, en trois autres parties, dont les deux extrêmes se rapprochent; de sorte que celle du milieu est de même longueur que les deux autres ensemble. On renverse ce qui reste du second feuillet sur le premier; et au second pli qu'on y fait, il ne reste qu'une bande, dans laquelle on fait entrer le tout, et où l'on applique le cachet.

Une troisième manière, qui consiste à plier le papier en deux dans sa longueur, puis en trois parties égales dans sa largeur, ne convient qu'aux billets que l'on s'envoie entre égaux ou entre amis, ou de supérieur à inférieur, par un serviteur affidé. Comme on peut lire une lettre fermée de cette manière, il est contraire au bon sens de la con-

fier à des inconnus et de l'envoyer par la poste.

ALFR. Mais si l'on ne dit rien que l'on ne puisse dire devant tout le monde, n'est-il pas mieux de se servir de cette dernière manière? Vous nous parliez avec le plus grand éloge, il y a quelques jours, d'un homme qui répondit à son architecte, lorsque celui-ci lui promettoit de lui bâtir une maison inaccessible à tous les regards, qu'il en seroit bien fâché, qu'il vouloit au contraire une maison, dont l'intérieur fût vu de tout le monde, parce qu'il ne craignoit pas de soumettre ses actions les plus cachées à la surveillance de ses concitoyens.

VALINC. Ce dernier motif est d'une grande ame; mais encore qu'il soit vrai qu'on ne doive jamais rien écrire de mal, il est dans l'ordre de  
la

la raison et du sentiment, de ne point vouloir associer tout le monde à ses pensées les plus intimes. D'ailleurs, cette dernière manière de plier les lettres est une preuve certaine pour celui à qui l'on écrit (si l'on confie sa lettre à tout autre qu'à un serviteur affidé), qu'on n'a point l'intention de lui dire rien de secret, de particulier, d'intéressant, ce qui n'est pas flatteur; et en fait d'usage c'est l'opinion des autres qu'il faut consulter plus encore que la sienne propre. Je reviens à mon discours.

Ce seroit manquer à la bienséance, que d'envoyer une lettre pliée de la deuxième manière, c'est-à-dire, sans enveloppe, à une personne au-dessus de soi; cela ne convient qu'avec des inférieurs ou des égaux, qui se connoissent et qui se dispensent réciproquement du cé-

G 5 rémonial.

rémonial. On doit l'enveloppe aux égaux qui s'en servent.

Quand on plie une lettre sans enveloppe, il faut si bien prendre ses mesures en écrivant, que la cire ou le pain à cacheter ne puisse mordre sur l'écriture.

JENNY. Peut-on se servir indifféremment de la cire ou du pain à cacheter?

VALINC. Le pain à cacheter ne doit être que pour ses amis, ses inférieurs, ou pour ses égaux, quand on est dans le cas de leur écrire souvent.

JENNY. Est-il permis de choisir à son gré la couleur de la cire ou du pain à cacheter?

VALINC. La couleur de la cire rouge est celle dont on doit se servir en signe de plus grand respect; la noire est réservée pour les personnes

nes en deuil. Il seroit impoli de se servir d'une autre cire en leur écrivant, et c'est celle dont on se sert quand on est en deuil soi-même.

JENNY. Peut-on cacheter une lettre en plusieurs endroits ou en un seul?

VALINC. A moins que la lettre ne contienne des papiers intéressans, l'usage ne permet pas de multiplier les cachets: un seul suffit.

JENNY. Mais je vous ai interrompu: vous parliez de l'enveloppe.

VALINC. L'enveloppe est absolument nécessaire pour les lettres qui remplissent plus de trois pages, quelque peu d'écriture qu'il y ait à la quatrième page, parce qu'en ce cas on ne peut les plier proprement de la manière qu'on a décrite.

Quand les quatre pages sont remplies, il est de l'honnêteté d'y joindre

un

un feuillet blanc qui les couvre: cela n'est cependant nécessaire que d'inférieur à supérieur. Le papier de l'enveloppe ne doit pas être moins propre que celui de la lettre. On ne doit jamais y rien écrire en dedans, parce qu'on a coutume de le jeter sans y regarder.

La bienséance ne permet pas de mettre sous l'enveloppe de la lettre que l'on écrit, une seconde lettre pour une autre personne, si ce n'est dans le cas d'une correspondance très-intime.

ADOLPHE. Mon oncle, faut-il toujours répondre à la lettre reçue?

VALINC. On doit y répondre toujours prochainement, et ne point y manquer sans motif. Le meilleur est de consacrer deux ou trois jours dans le mois à son courrier, sans renvoyer plus loin les réponses en retard.



retard. Il est bon de contracter à votre âge cette louable habitude; si vous attendiez plus long-temps, Adolphe, vous pourriez bien prendre l'habitude contraire, et laisser plus d'une lettre dans l'oubli, ce qui n'est pas tolérable.

ADOLPHE. Faut-il répondre mot à mot aux lettres que l'on reçoit, et ne passer aucun article sous silence?

VALINC. Le devoir est de répondre par ordre à tous les articles essentiels. En agir d'une manière différente, c'est manquer à la personne à qui l'on écrit, et témoigner peu de zèle à l'obliger.

S'il est après cela, mes enfans, d'autres usages ou d'autres règles de goût, vous ne tarderez pas à vous en instruire par la pratique. Je n'entrerais pas pour le présent dans un plus long détail, mais je terminerai  
par

par deux conseils fort sages. Le premier, c'est de relire toujours vos lettres une dernière fois avant que de les cacheter, ne fût-ce que pour éviter le quiproquo de ce maréchal de Brancas, dont parle la Bruyère.

EMIL. Quel est ce quiproquo, papa?

VALINC. Le maréchal de Brancas étoit fort distrait. Un jour, après avoir fait et cacheté deux lettres, l'une pour un ministre d'Etat, et l'autre pour son menuisier, il se trompa sur l'adresse. Celle pour le ministre parvint au menuisier; celle pour le menuisier, au ministre.

EMIL. Voilà qui est drôle!

VALINC.

2<sup>e</sup> avis. Ne parlez jamais mal de personne dans vos lettres, non plus que dans la conversation; car, une fois votre lettre envoyée, il ne  
vous

vous est plus libre d'en réparer le tort, et ce que vous avez écrit est écrit.

5<sup>e</sup> avis. S'il vous arrive d'écrire dans votre colère, dormez sur votre lettre; vous finirez par la refaire, ou par vous abstenir d'écrire. Ce moyen m'a fait éviter de très-grandes sottises dans la vie. J'ai conservé des amis que j'aurois aliénés sans retour; j'ai calmé des ennemis ou des indifférens, dont les passions jalouses, haineuses ou brutales auroient pu me causer de notables préjudices; j'ai calmé leurs passions insensées, j'ai changé les dispositions de leur ame, j'en ai fait plus d'une fois des amis.

---

DIALOGUE XVI.

*Des Lettres philosophiques, morales et en vers; des Lettres de romans, et autres, etc.*

---

LES MEMES.

J E N N Y.

J'ai vu dans votre bibliothèque, mon cher oncle, des lettres de Platon, nouvellement traduites du grec par le citoyen *Dugour*; est-ce que Platon tient un rang parmi les auteurs épistolaires?

VALINC. Ses lettres ne sont pas la partie la plus connue de ses écrits; elles portent cependant le caractère de ce grand homme, et son zèle  
pour

pour la philosophie s'y montre de toute part. Nous en ferons un jour l'examen et la critique.

JENNY. Sénèque n'a-t-il pas fait aussi des lettres ?

VALINC. Oui; mais ces dernières sont travaillées à loisir, et le personnage à qui elles s'adressent n'a jamais existé que dans l'imagination de leur auteur. C'est un traité de philosophie, auquel Sénèque a donné la forme de lettres.

ALFR. Ces lettres sont - elles bien faites ?

VALINC. L'art s'y fait trop sentir, comme dans tous les ouvrages de ce philosophe.

ADOLPHE. Sénèque n'est donc point un modèle du genre épistolaire ?

VALINC. Non, assurément; et il faut dire de même de tous les auteurs qui se sont servi du même cadre

cadre pour publier leurs idées : malgré tous les efforts qu'ils ont fait pour se rapprocher de la nature, le travail du cabinet perce toujours dans leurs lettres.

JENNY. Ces sortes de lettres philosophiques sont donc très-communes ?

VALINC. Sur-tout dans notre siècle, qui peut se vanter d'en avoir lui seul plus produit, que tous les autres siècles passés ensemble. Nous avons des lettres philosophiques, morales, religieuses : des lettres sur toutes les parties des sciences, de la littérature et des arts ; des correspondances de héros et de héroïnes de romans, dont l'Angleterre libérale nous distribue toutes les années des paquebots entiers. Nous avons des histoires et des voyages universels sous la même forme ; nous avons  
des

des lettres en prose et en vers, et des lettres mêlées de prose et de vers. Je vous dirai ce que je pense de tous ces ouvrages, après que je vous aurai fait connoître les vrais modèles du genre épistolaire, dans les temps anciens et modernes.

JENNY. Voudriez-vous, mon oncle, nous dire, en attendant, le nom de ces modèles?

VALINC. Il faut, en effet, que leurs noms vous soient désormais familiers. Je vous en offrirai demain la nomenclature, et je ferai successivement, avec vous, la critique raisonnée de leurs ouvrages, selon l'ordre de leur siècle; nous les louerons ou nous les blâmerons ainsi que nous serons affectés. Cela vous plaît-il, mes enfans?

CHARLES, EMILIE, ADOLPHE, PAUL, CLOTILDE (*tous à-la-fois*).  
Oui, papa; oui, mon oncle. . . .

VA-

VALINC. Et vous, Jenny?

JENNY. Moi, mon oncle, je vous prierai de m'accorder comme une faveur bien sentie, celle de me permettre de ne manquer aucune de vos séances.

VALINC. Votre présence et celle d'Alfred, ma nièce, doublent l'attention de ces enfans, leur zèle s'en accroît chaque jour. Au reste, mes amis, ces nouvelles études vont nous occuper jusqu'à la fin de la campagne. Je vous ai donné les préceptes; il est juste que je vous offre maintenant les exemples et les modèles.

---

*Fin de la première partie de l'Art épistolaire.*



---

SECONDE PARTIE.

L E S M O D E L E S.

---

SECTION PREMIERE.

*Du Genre Epistolaire chez les anciens.*

---

DIALOGUE I.

*De l'invention du Genre Epistolaire.*

---

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE, AL-  
FRED, JENNY, ADOLPHE, PAUL,  
CLOTILDE, ELEONORE.

EMILIE.

L'usage de se servir de l'écriture  
pour converser avec les absens, est-il  
bien ancien ?

VA-

VALINC. Aussi ancien que l'usage de l'écriture; et, s'il faut en juger par la marche progressive de l'esprit humain dans l'amélioration des arts, c'est au désir et au besoin de converser avec les absens que l'écriture même doit son origine.

CHARL. Avons-nous quelque recueil de lettres des nations primitives?

VALINC. Non, mon ami. Les premiers auteurs épistolaires dont les lettres nous soient parvenues, sont des Grecs et des Romains, postérieurs de plusieurs siècles au siège de Troye.

CHARL. Il est cependant fâcheux que les premiers essais de lettres n'existent plus pour nous.

VALINC. Ces essais n'ont jamais existé pour personne, les premières lettres n'ayant point été écrites avec les caractères de l'alphabet. EMIL.

EMIL. Et comment ont-elles été écrites?

VALINC. Avec des symboles; des hiéroglyphes; c'est-à-dire, avec des signes représentatifs de la pensée que l'on vouloit peindre aux yeux de la personne à qui l'on écrivoit.

CHARL. Cette manière d'écrire n'étoit pas claire pour tout le monde.

VALINC. Elle avoit rempli son objet, si celui qui recevoit la lettre en comprenoit le sens. Paul, dans le cours de l'hiver dernier, fit une circulaire dans ce style de la nature. Tu l'entendis fort bien; et tous ses autres camarades n'eurent pas besoin d'interprètes pour expliquer le sens de ces plumes de perdrix qu'il leur adressa, sous enveloppe, de la campagne où il se trouvoit alors. N'est-il pas vrai, Paul?

PAUL. Oh! oui, mon oncle;  
c'est

c'est la première perdrix que j'ai tuée dans ma vie. L'entendre voler, l'ajuster, la tirer, la voir tomber, me précipiter dessus, ce moment fut indivisible. J'étois dans un enthousiasme fou. Je courus à la maison de campagne, la perdrix haut levée, pour la montrer à tout venant; et c'est cette perdrix dont j'envoyai, sous enveloppe, des plumes à tous mes camarades. C'étoit, entr'eux et moi, une chose arrêtée, que je leur donnerois des preuves parlantes du premier gibier qui tomberoit sous mes coups.

CHARL. Mais remarquez, papa, qu'ici les signes étoient convenus.

VALINC. Ces signes étoient également convenus entre les premiers hommes qui s'écrivoient de cette manière, ou bien ces signes étoient si parlans que l'on ne pouvoit s'y méprendre.

JENNY.

JENNY. C'est ainsi que les Péruviens et les Mexicains, lors de la découverte du nouveau monde, se servoient d'une singulière écriture.

CHARL. De quelle écriture?

JENNY. Des noeuds faits à un cordon avoient chez eux une signification diverse, selon qu'ils étoient disposés, et plus ou moins multipliés.

CHARL. Un noeud peignoit une idée, deux noeuds une autre idée; ainsi de suite.

JENNY. Oui, mon cousin.

CHARL. On pourroit encore s'écrire de même.

EMIL. Mais quels sont ces signes si parlans, auxquels vous dites, papa, qu'on ne sauroit se méprendre?

VALINC. Dans l'histoire ancienne, que vous lisiez hier, le boisseau

H d'an-

d'anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes, et envoyés par le vainqueur au sénat de Carthage, en disoit plus sur le nombre des morts tués aux Romains, que la plus longue lettre. Voilà ce qui, chez tous les peuples, seroit un signe parlant d'une grande victoire. Une touffe de fleurs de lilas, de boutons de rose et d'immortelles, est en tout pays un signe non équivoque d'un sentiment heureux que l'on ressent, et que l'on veut peindre à la personne à qui on les adresse. Les Orientaux n'ont pas cessé de se servir de ce langage des signes dans leur correspondance sentimentale.

Plusieurs signes ne sont parlans que d'après l'opinion de chaque peuple. C'est ainsi que le cyprès est pour nous l'arbre funéraire; le laurier, l'arbre triomphal; l'olivier, l'arbre

l'arbre de la paix. Voilà des signes qui nous viennent de la mythologie des Grecs et des Romains, et dont nous pouvons tirer le même parti que ces peuples, mais qui ne diroient rien à des Indiens et à des Chinois. Ces derniers, dans leur écriture hiéroglyphique, peindront grossièrement, en deux traits, un homme debout, pour annoncer qu'il est en vie; incliné, pour apprendre qu'il est malade; renversé, pour figurer son état de mort.

ALFR. Il faut avouer que les caractères de l'alphabet sont plus commodes et plus intelligibles que tous ces signes, qui laissent toujours quelque chose à deviner.

VALINC. C'est ce qui nous doit pénétrer de respect pour les savans hommes à qui l'univers est redevable de ces caractères, qui sont l'effet de

H 2

la

la plus profonde combinaison d'idées de l'esprit humain: mais n'entreprenons pas sur l'art de la grammaire, et revenons à l'art épistolaire. Nous avons dit que les Grecs et les Romains nous en offroient les premiers modèles.

EMIL. Oui, papa.

JENNY. Je connois les lettres de Cicéron, de Pline et de Sénèque; j'ignore celles des anciens philosophes grecs.

VALINC. Elles méritent cependant d'être connues. Elles sont, la plupart, des modèles de laconisme.

JENNY. En avez-vous le recueil, mon oncle?

VALINC. Non; mais je veux vous en confier le travail.

JENNY. Vous nous le faciliterez, mon oncle, par vos propres recherches: je mes sens le courage de réussir,



réussir, vous ayant pour instituteur.

VALINC. Je n'irai pas vous ensevelir vivans dans les volumes de la Grèce et de Rome; toute vaine érudition s'éloigneroit de mon but. Il faut savoir se borner: voilà le grand art de bien apprendre. Je bornerai donc, pour cette fois, vos recherches chez les anciens Grecs, à quelques lettres de leurs philosophes les plus fameux, et nous consacrerons deux séances à juger de vos extraits et de votre critique. Adieu, mes amis; passez à ma bibliothèque après votre déjeuner; vous prendrez les livres dont vous aurez besoin pour ces recherches.

---

DIALOGUE II.

*Lettres des anciens Philosophes grecs.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

Je vous ai laissés converser, hier au soir, avec les anciens philosophes de la Grèce.

EMIL. Oui, papa; mais il nous reste très-peu de lettres de ces graves personnages.

VALINC. Assez, ma chère enfant, pour juger de leur style épistolaire.

ALFR. Elles portent, en général, le caractère d'une belle simplicité; témoin cette lettre de Thalès  
à

à Phérécide, qui fait à-la-fois l'éloge de l'esprit et du coeur de ce sage inventeur de la philosophie humaine, selon les Grecs.

„J'apprends que vous êtes le premier des Ioniens qui vous proposez à donner aux Grecs un *Traité sur les choses divines*, et peut-être faites-vous mieux d'en faire un écrit public, que de confier vos pensées à des gens qui n'en feroient aucun usage. Si cela vous étoit agréable, je vous prierois de me communiquer ce que vous écrivez, et, en cas que vous me l'ordonniez, j'irai vous trouver incessamment. Ne croyez pas que nous soyons, Solon et moi, si peu raisonnables, qu'après avoir fait le voyage de Crète par un motif de curiosité, et pénétré jusqu'en Egypte pour jouir de la conversation des prêtres et des astronomes

H 4

„du

„du pays, nous n'ayons pas la même  
„envie de faire un voyage pour nous  
„trouver auprès de vous; car Solon  
„m'accompagnera, si vous y con-  
„sentez. Vous vous plaisez dans  
„l'endroit où vous êtes, vous le  
„quittez rarement pour passer en  
„Ionie, et vous n'êtes guère em-  
„pressé de voir des étrangers. Je  
„crois que vous n'avez d'autre soin  
„que celui de travailler; mais nous,  
„qui n'écrivons point, nous parcou-  
„rons la Grèce et l'Asie.”

VALINC. Quelles sont, mon  
ami, tes remarques particulières sur  
cette lettre?

ALFR. Oh! mon oncle, ces re-  
marques sont très-bornées. D'abord  
je n'ai pu lire la suscription sans me  
rappeler vos leçons précédentes:

*Thalès à Phérécide.*

Cette manière me plaît; non  
parce

parce qu'elle est grecque ou romaine, mais parce qu'elle est simple et naturelle. Je trouve, de plus, que Thalès étoit un philosophe très-poli, qui sème sa lettre de complimens très-déliçats. *J'apprends que vous êtes le premier des Ioniens.* Ce début est flatteur pour Phérécide; beaucoup plus que ne l'eût été cet autre début: *J'apprends que vous faites chez les Ioniens ce que d'autres sages ont déjà fait pour les autres Grecs.*

J'ai fait encore deux réflexions: la première, c'est le motif de curiosité dont parle Thalès, et qui lui donne lieu de témoigner à son ami toute son estime et celle de Solon; la seconde, c'est le respect dont il l'environne tout exprès pour en obtenir ce qu'il désire.

VALINC. Tes réflexions, mon cher ami, sont très-judicieuses.

H 5                  JENNY.

JENNY. J'y applaudis de tout mon coeur. Mais cette lettre de Pittacus ne l'emporte-t-elle pas sur celle de Thalès par son admirable laconisme? Pittacus écrit à Cresus, roi de Lydie. Tout le monde connoît l'ostentation de ce prince, qui surpassoit tous les monarques de son temps par l'immensité de ses trésors. Ce prince toutefois se piquoit de philosophie; il recevoit avec honneur les philosophes de la Grèce qui venoient à sa Cour. La renommée de Solon lui fit ambitionner de voir ce philosophe. La réponse de Pittacus à l'invitation de Cresus est digne d'un homme qui joint à l'austérité des principes la délicatesse des sentimens. Je prie mon oncle d'en juger.

*Pittacus à Cresus.*

“Vous voulez que je me rende  
„en

„en Lydie pour voir vos trésors.  
„Sans les avoir vus, je crois aisément que le fils d'Atyatte surpasse  
„en richesses tous les rois de la terre.  
„D'ailleurs, à quoi me serviroit le  
„voyage de Sardes? L'argent ne  
„me manque point, étant content  
„de ce dont j'ai besoin pour moi  
„et pour mes amis. Je viendrai  
„cependant, engagé par votre hospitalité, pour jouir de votre commerce.”

La lettre d'Anacharsis au même prince n'est ni moins fière, ni moins laconique, ni moins polie. Je la joins à celle de Pittacus.

“Monarque des Lydiens, je suis  
„venu en Grèce pour y apprendre  
„les moeurs et les constitutions du  
„peuple de cette contrée. Il ne me  
„faut ni or, ni argent; je serai trop  
„satisfait, si j'ai le bonheur de retourner plus vertueux et plus éclairé  
„dans

„dans ma patrie. Je ne viendrai  
„donc à Sardes que parce que je re-  
„garde comme un grand avantage  
„de mériter votre estime.”

VALINC. On ne peut, en moins  
de mots, rien dire de plus sévère  
tout-à-la-fois, et de plus aimable.

PAUL. Quant à moi, j'aime bien  
la réponse de Phérécide à la lettre de  
Thalès, que mon cousin vient de  
citer avec éloges.

*Phérécide à Thalès.*

“Je vous souhaite une heureuse  
„fin quand vous approcherez de  
„votre dernière heure. J'étois ma-  
„lade quand je reçus votre lettre;  
„la vermine infectoit mon corps, et  
„la fièvre minoit mes forces. Dans  
„cette extrémité, j'ai prié quelques-  
„uns de mes amis, qu'après avoir  
„eu soin de ma sépulture, ils vous  
„fassent



„fassent tenir mes écrits. Si vous  
„trouvez qu'ils méritent d'être lus,  
„et si les autres sages sont du même  
„sentiment, je consens que vous  
„les publiiez; sinon supprimez-les;  
„ils ne me satisfont pas moi-même.  
„Il n'y a pas assez de certitude dans  
„les choses que j'y dis. Je ne les  
„promets pas, ni ne sais ce qui est  
„vrai. Quant aux points qui tou-  
„chent la théologie, il faut les com-  
„prendre, parce que je les traite  
„tous obscurément. Ma maladie  
„empire de jour en jour. Je ne reçois  
„la visite d'aucun médecin, ni d'au-  
„cun de mes amis. Ceux qui ont  
„soin de moi se tiennent en dehors.  
„Lorsqu'ils m'interrogent sur ma  
„santé, je passe un doigt hors de la  
„porte, pour leur montrer le mal  
„que je souffre; et je les avertis de  
„se préparer à faire, le lendemain,  
„les funérailles de Phéricide.”

EMIL.

EMIL. Je n'aime pas quelques expressions de cette lettre, comme celle-ci: *Lavermine infecte mon corps.*

VALINC. Cette expression ne va pas non plus à notre langue: mais il ne faut pas oublier, mes amis, que toutes les lettres de ce philosophe sont écrites en grec, et que c'est la seule faute du traducteur, s'il n'en rend pas le sens dans un meilleur style.

JENNY. Nous ne pouvons guère chercher, dans la meilleure traduction, que le fonds des pensées: les graces du style disparaissent avec le changement des mots et les inversions propres à chaque langue.

VALINC. Je suis de ton avis; mais le génie du traducteur y supplée quelquefois par des graces nouvelles. Les beaux vers des Géorgiques de Delille en sont une preuve.

JENNY.

JENNY. Je ne suis pas trop en état de juger du mérite de la traduction; mais les vers français sont fort beaux.

VALINC. Et toi, Clotilde, quelle lettre nous rapportes-tu?

CLOT. Moi, mon oncle, celle qui m'a le plus frappée, c'est celle d'Anaximène à Pythagore, où le premier de ces philosophes rend compte au second de la mort de Thalès. Cette lettre n'a rien de merveilleux; mais elle dit, il me semble, en deux mots ce qu'elle veut dire.

*Anaximène à Pythagore.*

„Thalès, fils d'Examius, n'a pas  
„eu, dans sa vieillesse, une fin  
„heureuse. Etant sorti, la nuit, de  
„chez lui, selon sa coutume, pour  
„contempler les astres, et ne pre-  
„nant pas garde où il étoit, il tomba,  
„pendant qu'il faisoit ses observa-  
„tions,

„tions, dans un endroit profond,  
„et ça été là la fin de l'astronome  
„de Milet. Nous, qui sommes ses  
„disciples, souvenons-nous de ce  
„grand homme, aussi-bien que nos  
„enfants et nos disciples, et prenons  
„sa doctrine pour nous conduire.  
„Que notre science soit toute fon-  
„dée sur celle de Thalès.”

VALINC. Anaximène ne manque pas à deux principes essentiels au genre épistolaire: à celui qui nous fait une loi de distinguer les personnes à qui l'on écrit, pour ne pas heurter de front leurs idées. Il falloit donc ne rien dire de trop à Pythagore, qui recommandoit tant l'économie de paroles à ses disciples. L'autre principe respecté par Anaximène, c'est de ne rien ajouter au fait qu'il raconte, par cela seul que toutes les moralités dont il pourra

pourra l'embellir n'échapperont pas à Pythagore.

JENNY. Vous rappelez - vous, mon oncle, de la lettre que vous avez reçue il y a quinze jours, et qui vous annonçoit la mort d'un de vos voisins?

VALINC. A quel propos me rappelles-tu cette lettre?

JENNY. Pardon, mon oncle; c'est à propos des sages conseils que vous nous donnez, d'après Anaximène, de ne jamais ajouter des réflexions ou des moralités à des faits qui n'ont pas besoin de commentaire pour être compris, ou pour nous rappeler que nous sommes mortels.

VALINC. Oui, cette lettre, je m'en souviens, renfermoit quelques moralités triviales. Je crois l'avoir encore dans mon portefeuille.

JENNY.

JENNY. Oh! mon oncle, si vous  
vouliez nous en faire la lecture?

VALINC. (*il cherche dans son porte-  
feuille.*) Je le veux bien; la voici :

„Si vous aviez moins de philoso-  
„phie, j'hésiterois de vous donner  
„la nouvelle de la mort de notre  
„cher voisin; mais vous n'ignorez  
„pas l'instabilité de la vie, et les  
„divers accidens par lesquels elle  
„peut nous être arrachée. Vous êtes  
„trop sage pour être plus affligé de  
„cette fâcheuse nouvelle qu'il ne  
„convient à vos principes. Notre  
„bon voisin n'étoit pas immortel  
„de sa nature. Il a couru une car-  
„rière que nous courons également.

„La mort a des rigueurs  
„A nulle autre pareilles;  
„On a beau la prier,  
„La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
„Et nous laisse crier,

„Un

„Un peu plutôt, un peu plus  
„tard, cet excellent homme seroit  
„mort. On doit l'estimer heureux  
„de ne plus être sujet aux divers  
„accidens de ce monde. D'ailleurs,  
„je le répète, nous sommes tous  
„périssables. *Peritura perituris*,  
„comme dit Sénèque; ou *Serius*  
„*ocius*, comme dit Horace. J'adresse  
„des vœux au ciel pour votre con-  
„servation et celle de toute votre  
„famille.

„Je suis, etc.”

Eh bien ! Jenny, quel défaut  
trouves-tu dans cette lettre ?

JENNY. Le défaut de faire trop  
de réflexions, comme si vous ne  
saviez pas réfléchir vous-même.

CHARL. Il me semble cepen-  
dant qu'il y a de l'esprit et de  
l'érudition là-de-dans.

VALINC. Des choses déplacées  
dans

dans une pareille lettre, où il est ridicule, à propos d'une mort fâcheuse, sans doute, mais dans l'ordre le plus ordinaire de la nature, et qui ne pouvoit m'émouvoir que secondairement, de faire tant de dépense de paroles et de savoir.

JENNY. L'auteur de cette lettre vouloit vous épargner la peine de penser et de réfléchir.

VALINC. Il est plus vraisemblable qu'il vouloit faire montre à mes yeux de tout son savoir; mais c'étoit mal choisir l'occasion et le moment. Emilie va nous donner quelque chose de mieux; car nous voilà, certes, un peu loin du goût athénien.

EMIL. J'ai fait aussi mon choix, et je vous apporte deux lettres qui joignent la beauté des sentimens à la politesse des procédés: c'est la  
lettre



lettre d'Antigone à Zénon, et la réponse de Zénon à Antigone.

*Le roi Antigone au philosophe  
Zénon: salut.*

„Du côté de la fortune et de la gloire,  
„je crois que la vie que je mène vaut  
„mieux que la vôtre; mais je ne doute  
„pas que je ne vous sois inférieur,  
„si je considère l'usage que vous  
„faites de la raison, les lumières qui  
„vous sont acquises, et le vrai bon-  
„heur dont vous jouissez. Ces rai-  
„sons m'engagent à vous prier de  
„vous rendre auprès de moi, et je  
„me flatte que vous ne ferez point  
„de difficulté de consentir à ma de-  
„mande. Levez donc tous les obs-  
„tacles qui pourroient vous empê-  
„cher de lier commerce avec moi.  
„Considérez, sur-tout, que non-  
„seulement vous deviendrez mon  
„maître, mais que vous serez en  
même

„même temps celui de tous les  
„Macédoniens, mes sujets. En ins-  
„truisant leur roi, en le portant à la  
„vertu, vous leur donnerez, en ma  
„personne, un modèle à suivre pour  
„se conduire suivant l'équité et la  
„raison; puisque tel est celui qui  
„commande, tels sont ordinairement  
„ceux qui obéissent.”

Zénon lui répondit en ces termes :

*Zénon au roi Antigone: salut.*

“Je reconnois avec plaisir l'em-  
„pressement que vous avez de vous  
„instruire, et d'acquérir de solides  
„connoissances qui vous soient uti-  
„les, sans vous borner à une science  
„vulgaire, dont l'étude n'est bonne  
„qu'à dérégler les moeurs. Celui  
„qui se donne à la philosophie,  
„qui a soin d'éviter cette volupté  
„si commune, si capable d'éteindre  
„l'esprit

„l'esprit de la jeunesse, ennoblit  
„ses sentimens, je ne dis pas par  
„inclination naturelle, mais aussi  
„par principes. Au reste, quand  
„un heureux naturel est soutenu par  
„l'exercice, et fortifié par une bonne  
„instruction, il ne tarde pas à se  
„faire une parfaite notion de la  
„vertu. Pour moi, qui succombe  
„à la foiblesse du corps, fruit d'une  
„vieillesse de quatre-vingts ans, je  
„crois pouvoir me dispenser de me  
„rendre auprès de votre personne.  
„Souffrez donc que je substitue à  
„ma place quelques-uns de mes com-  
„pagnons d'étude, qui ne me sont  
„point inférieurs en dons de l'esprit,  
„et qui me surpassent pour la vi-  
„gueur du corps. Si vous les fré-  
„quentez, j'ose me promettre que  
„vous ne manquerez d'aucuns secours  
„qui peuvent vous rendre parfaite-  
„ment heureux.”

VA-

VALINC. Je voudrois, mes enfans, que ces deux lettres fussent, avant tout, gravées dans votre coeur. Vous y voyez en deux mots toute la supériorité de la sagesse sur la fortune; et combien il vaut mieux avoir des principes, que de l'or; et de la vertu, qu'une dangereuse volupté. Je te sais gré d'un pareil choix, Emilie.

ELEONORE. Vous serez moins content du mien, mon oncle; mais, dans la distribution de nos lectures, je n'ai pu m'arrêter qu'à cette lettre d'Architas à Platon, suivie de la réponse de Platon à Architas.

*Architas à Platon: santé.*

„Je vous félicite de votre réta-  
„blissement, suivant ce que vous  
„m'en dites, et comme je l'ai appris  
„de Damicus. Quant aux écrits dont  
„vous

„vous me parlez, j'en ai eu soin,  
„et me suis rendu en Lucanie, au-  
„près des parens d'Ocellus. Les  
„commentaires sur la loi, la royauté,  
„la piété et la génération de toutes  
„choses, sont entre mes mains. Je  
„vous en ai fait tenir une partie;  
„mais, jusqu'ici, je n'ai pu encore  
„recouvrer les autres. S'ils se re-  
„trouvent, soyez persuadé que  
„je ne manquerai pas de vous les  
„envoyer.”

Tel étoit le contenu de la lettre  
d'Architas. Platon y répondit par la  
lettre suivante.

*Platon à Architas: sagesse.*

“Je ne saurois assez vous expri-  
„mer la satisfaction avec laquelle  
„j'ai reçu les écrits que vous m'avez  
„envoyés. Je fais de l'auteur un cas  
„infini. Je l'admire en ce qu'il se  
„montre digne de ses ancêtres du  
I „vieux

„vieux temps, et si estimables pour  
„leurs bonnes qualités. On les dit  
„originares de Myra, et du nom-  
„bre de ces Troyens que Laomédon  
„amena avec lui; tous gens pleins  
„de vertus, selon le témoignage  
„qu'en rend l'histoire. Les commen-  
„taires dont vous me parlez, et que  
„vous souhaitez, ne sont pas en-  
„core en assez bon état; n'importe,  
„je vous les envoie tels qu'ils se  
„trouvent. Nous pensons de même  
„l'un et l'autre sur le soin avec le-  
„quel ils méritent d'être conservés:  
„aussi je n'ai rien à vous comman-  
„der là-dessus. Je finis. Portez-  
„vous bien.”

VALINC. On voit, par la corres-  
pondance de ces philosophes, com-  
bien ils étoient assidus à l'objet uni-  
que de leurs études, et le res-  
pect qu'ils avoient pour les écrits  
des

des autres sages. Mais je conçois, ma chère Eléonore, qu'elles surpassent ta portée.

ADOLPHE. Je suis curieux, à mon tour, de savoir ce que vous penserez de mes deux lettres: elles sont du choix de Jenny.

VALINC. C'est très-bien fait de consulter les personnes plus instruites que soi, quand on ne peut se décider par soi-même.

ADOLPHE. (*lit.*)

*Le roi Darius, fils d'Histaspe, au sage Héraclite d'Ephèse: salut.*

“Vous avez composé un livre „sur la nature; mais en termes si „obscurs et si couverts, qu'il a be- „soin d'explication. En quelques „endroits, si on prend vos expres- „sions à la lettre, il semble que l'on „ait une théorie de l'univers, des  
I 2 „choses

„choses qui s'y font, et qui cepen-  
„dant dépendent d'un mouvement  
„de la puissance divine. On est  
„arrêté à la lecture de la plupart des  
„passages; de sorte que ceux même  
„qui ont manié le plus de volumes  
„ignorent ce que vous avez précisé-  
„ment voulu dire. Ainsi, le roi  
„Darius, fils d'Histaspe, souhaite  
„de vous entendre et de s'instruire  
„par votre bouche de la doctrine des  
„Grecs. Venez donc au plutôt, et  
„que je vous voie dans mon palais.  
„C'est assez la coutume en Grèce  
„d'être peu attentif au mérite des  
„grands hommes, et de ne pas faire  
„beaucoup de cas des fruits de leurs  
„veilles, quoiqu'ils soient dignes  
„qu'on y prête une sérieuse atten-  
„tion, et que l'on s'empresse à en  
„profiter. Il n'en sera pas de même  
„chez moi. Je vous recevrai avec  
„toutes les marques d'honneur pos-  
„sibles.



„sibles. J'aurai journellement avec  
„vous des entretiens d'estime et de  
„politesse; en un mot, vous serez  
„témoin du bon usage que je ferai  
„de vos préceptes.”

*Héraclite d'Ephèse au roi Darius,  
fils d'Histaspe: salut.*

“Tous les hommes, quels qu'ils  
„soient, s'écartent de la vérité et  
„de la justice. Ils n'ont d'attache-  
„ment que pour l'avarice; ils ne  
„respirent que la vaine gloire par  
„un entêtement qui est le comble  
„de la folie. Pour moi, qui ne  
„connois point la malice, qui évite  
„tout sujet d'ennui, qui ne m'at-  
„tire l'envie de personne; moi, dis-  
„je, qui méprise souverainement  
„la vanité qui règne dans les cours,  
„jamais il ne m'arrivera de mettre  
„le pied sur les terres de Perse.  
„Content de peu de chose, je jouis  
I 3 „agréablement

„agréablement de mon sort, et vis  
„à mon gré.”

VALINC. Puisque ces lettres sont  
du choix de Jenny, elle répondra  
pour Adolphe. Quelles sont ses re-  
marques sur ces deux épîtres?

JENNY. Il me semble que le roi  
de Perse ne ménage pas assez Hé-  
raclite dans un point sur lequel les  
auteurs sont, dit-on, fort suscepti-  
bles, pour en obtenir la moindre  
complaisance. Ce n'est pas en le  
taxant d'obscurité dans ses ouvrages,  
qu'il devoit se flatter de s'insinuer  
dans son esprit, et c'est par-là qu'il  
commence.

Héraclite ne ménage pas non plus  
le roi dans sa réponse. Il ne craint  
pas, dans sa mauvaise humeur, de  
se venger, par des injures, d'une  
critique peut-être trop vraie pour son  
amour-propre. Voilà les deux dé-  
fauts

fauts essentiels qui se trouvent dans ces deux lettres.

VALINC. C'est si bien dit, ma chère Jenny, que je te laisserai le soin à toi seule de lire les lettres de Platon, et de nous en faire l'analyse à la prochaine séance. Adieu, mes enfans.

---

DIALOGUE III.

*Les Lettres de Platon.*

---

LES MEMES.

J E N N Y.

J'ignore, mon oncle, si vous serez content de mon travail. J'ai fait tout mon possible pour m'en acquitter au gré de vos désirs.

VALINC. Es-tu toi-même satisfaite des lettres de Platon?

JENNY. J'en trouve les pensées et les sentimens dignes de la renommée de ce grand philosophe.

VALINC. Fais-nous donc connoître ces lettres, afin que nous puissions les apprécier.

JENNY

JENNY. Ces lettres sont en petit nombre; sans doute, Platon n'y borna pas sa correspondance pendant le cours d'une longue vie.

VALINC. Ses lettres les plus curieuses n'existent plus.

JENNY. Celles qui nous restent sont assez curieuses, celles sur-tout à Denys, tyran de Syracuse, aux parens et aux amis de Dion, à Herminus, à Éraсте et à Corisque.

VALINC. Mais combien il nous seroit agréable de pouvoir lire Platon dans les lettres qu'il écrivoit d'Égypte et de Chaldée à ses amis de Grèce, sur les moeurs et la philosophie de ces peuples, sur leurs usages civils et religieux!

JENNY. Il est encore heureux que tout ne nous ait pas été ravi par la faux du temps.

VALINC. Sur quelles lettres d'abord arrêtes-tu nos regards?

JENNY. Sur deux lettres à Denys, tyran de Syracuse. Je ne citerai qu'un extrait de la première. Platon veut inspirer à ce prince l'émulation de la vertu. C'est au tribunal de la postérité qu'il en appelle des petites querelles que Denys lui a suscitées.

„Vous saurez, lui dit-il, qu'après  
„notre mort on parlera infaillible-  
„ment et de vous et de moi. Nous  
„ne devons donc pas être indiffé-  
„rens sur l'avenir, mais nous oc-  
„cuper de ce que dira un jour la  
„postérité. Cette considération est  
„peu de chose, il est vrai, pour  
„l'homme corrompu; mais l'homme  
„de bien règle sa conduite de ma-  
„nière à faire respecter sa mémoire  
„jusque dans les âges les plus re-  
„culés.

„D'après

„D'après cela, et l'espèce de  
„pressentiment qu'en ont les grandes  
„ames, je croirois sans peine que  
„les morts ont quelque connois-  
„sance de ce qui se passe ici-bas.  
„L'homme pervers n'en convient  
„pas; mais de quel poids est la  
„croyance du méchant a côté de  
„celle du sage?

„Si le premier pouvoit retour-  
„ner à la vie, loin de se précipi-  
„ter dans les mêmes égaremens, il  
„travailleroit au contraire à laisser  
„après sa mort une réputation moins  
„flétrie et plus honorée. La nôtre,  
„par un bienfait du ciel, ne dépend  
„encore que de nous; et il nous  
„est facile de réparer par notre con-  
„duite actuelle nos erreurs passées,  
„s'il en est dont nous nous soyons  
„rendus coupables.

„Ainsi donc, on sera estimé à  
„mesure qu'on aura avancé dans la  
„vertu,

„vertu, et méprisé à proportion  
„qu'on aura croupi dans la fange  
„des vices. — Persuadons-nous,  
„d'ailleurs, que nous ne pouvons  
„rien faire de plus saint que de  
„cultiver la philosophie, c'est-à-  
„dire, la sagesse, ni rien de plus  
„impie que de la négliger.”

La seconde lettre de Platon à  
Denys est une apologie de sa con-  
duite vis-à-vis de ce prince, et un  
tableau des persécutions de ce  
prince à son égard.

VALINC. Tu vas nous la lire.

JENNY. Je crains que mes pe-  
tits cousins ne s'intéressent pas  
assez à cette lettre, dont les détails  
sont austères.

VALINC. Cela peut être: mais  
il faut bien qu'ils s'attendent à  
trouver dans Platon du sérieux dans  
les



les pensées, et de la gravité dans le discours.

JENNY. Pardonnez donc, mes chers amis: voici cette lettre:

*Platon à Denys, roi de Syracuse:  
sagesse.*

“Vous me demandez s’il vaut mieux, au commencement d’une lettre, se servir de la formule ordinaire: *Joie et santé*, que d’employer celle dont je me sers quand j’écris à mes amis: *Santé et sagesse*. Ceux qui étoient présens, lorsque vous êtes allé à Delphes, disent que vous avez fait usage de la première en vous adressant au Dieu, et que vous avez fait graver dans son temple cette inscription:

„*Soyez dans la joie, et conservez de même dans le plaisir la vie du tyran.*

„Pour

„Pour moi, bien loin de donner ce salut à un Dieu, je ne le donnerois pas même à un homme. Il ne convient point à un Dieu, parce qu'il est contre sa nature, parce qu'un Dieu n'est susceptible ni de volupté, ni de douleur. Il ne convient point encore à un homme, parce que le plaisir fait plus de mal à l'homme que de bien, qu'il est le père de l'effronterie, de l'ignorance, d'une foule de vices, et qu'il anéantit toutes les facultés de l'esprit et de l'ame. Mais c'est assez sur cette matière. Vous vous servirez à présent de la formule de salut qui vous conviendra le mieux.

„Plusieurs Grecs rapportent vous avoir ouï dire que vous souhaitiez ardemment rétablir les villes grecques ruinées par les barbares dans la Sicile, et adoucir de beaucoup le joug de Syracuse, en substituant  
au

au gouvernement tyrannique le gouvernement royal ; mais que je vous ai détourné de ce projet salutaire. On ajoute qu'aujourd'hui j'enseigne à Dion les moyens de faire ce que vous aviez envie d'exécuter, et que nous nous servons malicieusement l'un et l'autre contre vous du généreux dessein que vous aviez conçu.

„Je ne sais si de tels rapports avancent beaucoup vos affaires ; mais ils ne font aucun tort à ma réputation, au moins dans l'esprit des Grecs. A l'égard de la populace de Sicile et des troupes étrangères, je n'ai rien à ménager. Graces à Philistide et à beaucoup d'autres individus de son caractère, je suis aussi mal auprès d'eux qu'il est possible de l'être. J'ai eu un appartement dans votre palais : cela leur a suffi pour rejeter sur moi les fautes et  
les

les malheurs de votre administration. Dès qu'une entreprise n'a pas été couronnée du succès, on a publié avec affectation que vous n'agissiez cependant que d'après mes conseils, et que j'avois sur votre esprit tout le crédit possible. Vous savez mieux que personne la vérité. Vous savez si je me suis mêlé de vous donner des avis pour le gouvernement de vos états. Je crus d'abord que je pourrois prendre cette liberté, parce que je serois utile. Mais je vis bientôt qu'il n'y avoit pas de sûreté pour moi, et je me suis borné, dès ce moment, à composer le préambule de vos édits et quelques autres pièces de peu de conséquence. Vous et vos ministres y avez ajouté, contre mon sentiment, tout ce que vous avez voulu: mais ceux qui connoissent et mon style et mes opinions y reconnoîtront

tront aisément ce qui ne m'appartient pas.

„Au reste, je n'ai pas besoin d'être calomnié ni auprès des Syracusains, ni auprès de personne. Les deux chefs d'accusation dont on m'accuse sont graves, et sur-tout le dernier ajouté au premier, est atroce. Il faut que je réponde à l'un et à l'autre.

„On dit, en premier lieu, que je n'ai pas voulu prendre part au gouvernement, ni vous aider dans l'exécution des projets utiles que vous aviez formés; en second lieu, que je n'étois pas d'avis que vous rétablissiez les villes grecques, et que je m'y suis toujours opposé.

„Voici ma réponse à la première accusation.

„Je me suis rendu à Syracuse, d'après vos invitations réitérées, et à la prière de Dion, mon ancien ami.

Dion

Dion tenoit alors un rang distingué auprès de vous. Il avoit la maturité de l'âge et la force d'esprit, que les hommes les moins prudens conviennent être nécessaires à ceux qui veulent diriger des affaires aussi difficiles que les vôtres. Je ne vous connoissois nullement. Vous étiez très-jeune, sans expérience et sans connoissance dans l'art de gouverner. Peu de temps après mon arrivée, par je ne sais quel malheur, Dion fut exilé, et vous fûtes livré à vous-même. Etoit-il croyable que dans cette situation, je garderois une place dans votre conseil, surtout après avoir vu renvoyer un ministre sage et éclairé, pour vous entourer d'hommes méchans et corrompus qui étoient vos maîtres, pendant que vous vous étiez imaginé être le leur? Dans de telles circonstances, que falloit-il que je fisse?

fisse? Ce que j'ai fait: vous demander l'agrément de ne plus paroître dans votre conseil, afin de faire taire sur mon compte la calomnie, les méchans et les envieux; et cependant travailler à vous réconcilier avec Dion, à rétablir l'ancienne et étroite amitié qui vous lioit l'un à l'autre. Vous m'êtes témoin du zèle que j'ai mis dans cette affaire, et des succès que j'ai obtenus. Enfin nous convînmes que, puisque la guerre qui étoit survenue m'obligeoit de passer en Grèce, je reviendrois à Syracuse avec Dion lors de la paix, après cependant que vous nous y auriez invités. Voilà ce qui s'est passé à mon premier voyage.

„Dès que la paix fut conclue, vous m'écrivîtes de revenir, non pas avec Dion, mais seul, en me disant que vous le rappelleriez dans la suite. Ce refus de tenir à mon ami.

ami la parole que vous m'aviez donnée, m'empêcha d'obéir à vos vœux. Dion fut très-fâché de ma résistance: il vouloit absolument que je partisse sans différer. Un an après, vous m'envoyâtes une galère. On me remit des lettres de votre part, et de la part de tous les amis que j'ai dans la Sicile et dans l'Italie. Vous les aviez invité à se joindre à vous pour m'engager de repasser la mer. Vous me promettiez principalement que, si je répondois à vos désirs, les affaires de Dion prendroient une tournure avantageuse, mais que, si je m'y refusois, elles étoient perdues sans ressource. Vous savez en quels termes toutes ces lettres pressantes étoient conçues. Je rougis de le dire. Tous mes amis, et Dion le premier, opinèrent pour que je m'embarquasse une seconde fois. Ils combattirent les raisons que  
j'alléguai



j'alléguai pour m'y refuser, et mon grand âge et le repos dont j'avois besoin, et votre extrême jeunesse que je prévoyois ne pouvoir tenir long-temps contre les attaques multipliées que livreroient à mon crédit et à mon élévation les nombreux ennemis que j'ai dans votre cour. Car j'ai toujours été convaincu, et je le suis maintenant plus que jamais, que le nombre des flatteurs, des méchans et des hommes corrompus, s'accroit autour des princes ou des simples particuliers, à raison de la fortune, et que c'est là un des plus grands malheurs attachés à la richesse et à la puissance.

„Cependant je résolu de passer par-dessus toutes ces considérations; et, soit pour ne pas être toujours exposé aux reproches de mes amis, qui m'accusoient de manquer de courage, soit pour ne pas ruiner les affaires

fares de Dion, qu'il ne dépendoit que de moi, disoit-on, de sauver, je retournai à Syracuse.

„Vous savez ce que produisit ce second voyage. Je voulois qu'en exécution de vos promesses, renouvelées si souvent dans vos lettres, vous rappelassiez Dion, et que vous lui rendissiez votre amitié; et, plût à Dieu que vous m'eussiez cru! vous auriez fait, comme je le présume, votre bonheur, celui de Syracuse et de toute la Grèce. Je demandois ensuite que les biens de Dion fussent ôtés d'entre les mains des régisseurs que vous avez établis, et qu'ils lui fussent rendus. Je désirois, en outre, que le traitement que vous lui aviez accordé, au lieu d'être réduit à cause de moi, fût augmenté. Ne pouvant obtenir aucune de ces demandes, je me déterminai à me retirer; mais vous me priâtes de demeurer encore  
une

une année, en m'assurant que vous feriez toucher à Dion, qui étoit à Corinthe, la moitié de son revenu, et que vous laisseriez à son fils la liberté de jouir du reste. Il en fut de cette promesse solennelle comme de beaucoup d'autres, qu'il seroit trop long de rapporter: vous n'en tîntes aucun compte. Vous me répondîtes seulement qu'il n'auroit point lieu de se plaindre de vous, lorsque vous n'auriez aucune raison de vous défier de lui. Cependant, comme j'insistois toujours pour qu'il fût remis en possession de ses biens, on inventa contre lui l'accusation la plus affreuse et la plus dénuée de fondement, afin de m'intimider et d'arrêter mes sollicitations, comme si je ne savois pas qu'elle étoit l'ouvrage de la méchanceté et de la calomnie.

„Lorsqu'Héraclide fut disgracié,  
et

et que je me joignis à Théodote et à Euribe pour vous engager à le retenir encore à votre service, vous saisissez cette occasion comme très-fâcheuse, pour me reprocher le peu de zèle que je mettois à vous servir, et le vif intérêt que je prenois aux affaires de Dion, de ses parens et de ses amis; en ajoutant avec rigueur que, depuis que Théodote et Euribe s'étoient rendu suspects, je n'avois rien oublié pour leur procurer l'impunité.

„Voilà la part que j'ai eue au gouvernement de votre état. Après une conduite si étrange, n'étoit-il pas juste que je changeasse de disposition à votre égard? Quel sujet avez-vous d'en être surpris? Toutes les personnes honnêtes ne m'auroient-elles pas regardé comme un homme abominable, si, ébloui par l'éclat de votre puissance, j'avois abandonné

un

un ancien ami, un ami vertueux, dans la disgrâce; disons mieux, si je l'avois trahi pour me ranger du côté de son persécuteur, et pour me soumettre aveuglément à toutes vos volontés, en considération du bien que vous m'avez fait? Auroit-on allégué d'autre cause de mon changement, de l'abandon cruel dans lequel j'aurois laissé Dion? Voilà à quoi a abouti votre amitié, qui, semblable à celle du lion, n'a fait que cacher une haine profonde. Voilà les raisons qui m'ont obligé à ne plus correspondre avec vous.

„Mais je suis insensiblement arrivé au second point de mon apologie. Voyez si, dans ce que je vais dire, je m'écarterai en rien de la vérité: j'en appelle à votre conscience.

„Souvenez-vous de ce jour que je me promenois avec vous dans vos jardins: c'étoit environ un mois

K avant

avant mon départ de Syracuse. Archidème et Aristocrite étoient présens. Vous vous plaignîtes d'abord, comme aujourd'hui, de ce que j'avois plus à coeur les intérêts d'Héraclide et des autres amis de Dion que les vôtres propres. Ensuite, vous me demandâtes si j'avois été d'avis, quand j'arrivai en Sicile pour la première fois, que vous rétablissiez les villes grecques. Je répondis que je ne pensois pas autrement, et j'applaudis à votre dessein. J'ajoutai, il est vrai, ces paroles: Mais ne me demandez-vous pas d'autres conseils? A ces mots, vous entrâtes dans une espèce de fureur, en me disant: Le masque est levé; je crois que vous me prenez pour votre écolier. Je ne vous répliquai pas, comme j'aurois pu le faire, de crainte qu'un seul mot qui vous auroit déplu ne m'ôtât la liberté de sortir de votre royaume.

„Je

„Je conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, que vous ne devez pas fournir des armes à l'envie qui me persécute, en publiant par-tout que je me suis opposé au rétablissement des villes grecques détruites par les barbares, et d'un gouvernement royal pour Syracuse, au lieu d'un gouvernement tyrannique. Vous ne pourriez rien avancer de plus contraire à mes principes et à mes opinions connues. S'il m'étoit possible de porter ma cause devant un tribunal, je repousserois ces fausses allégations par des raisons encore plus fortes et plus convaincantes, et je prouverois clairement que je vous ai donné le conseil, si avantageux pour tous, de rétablir les villes ruinées de la Grèce, mais que vous l'avez constamment rejeté. Si vous prétendiez le contraire, j'ai de quoi vous confondre; mais si vous con-

K 2            venez,

venez, comme je n'en doute pas, des faits que je vous rappelle, rétractez-vous à mon égard, et que la vérité, dans votre bouche, succède enfin au mensonge."

CHARL. Je trouve cette lettre un peu longue.

VALINC. S'il falloit en juger par le nombre des mots, je serois de ton avis; mais si l'auteur ne dit que ce qu'il faut dire, malgré la multiplicité des pages, on ne sauroit, sans injustice, l'accuser de longueur.

CHARL. Oui, papa; mais il ne dépend pas de moi de trouver rien d'extraordinaire dans cette lettre.

VALINC. Ce n'est point aussi de l'extraordinaire que tu dois y chercher.

CHARL. Je m'explique, sans doute, mal. Je ne critique point  
Platon



Platon d'avoir écrit cette lettre; mais je suis persuadé qu'on ne la cite que parce qu'elle vient de lui. C'est un plaisir de venir de si loin.

VALING. Ta réflexion est plus profonde que tu ne crois; cependant je ne pense pas qu'elle soit juste vis-à-vis du disciple de Socrate. Tous les amateurs de la langue grecque conviennent généralement que le style de Platon est d'une harmonie inimitable, ce qui lui a fait donner le nom de *divin*. Ses lettres peuvent donc avoir un charme qui les distingue de toutes celles de l'antiquité. Quant à ses pensées, j'avoue qu'elles nous frapperoient moins dans un homme vulgaire: mais cette préférence pour tout ce qui tient à la personne des grands hommes, est dans l'ordre de la nature. N'avez-vous pas vu, mes enfans, le prix que les

Romains attachèrent à la lampe qui avoit éclairé les veilles du philosophe Epictète? Pourquoi donc n'aurions-nous pas la curiosité la plus raisonnable, celle de connoître l'esprit de Platon dans sa correspondance la plus intime?

JENNY. Si mon cousin veut un sujet plus sentimental, je lui citerai la lettre du même Platon à Hermias, à Eraste et à Corisque.

*A Hermias, à Eraste et à Corisque:  
sagesse.*

„Je crois qu'un Dieu bienfaisant  
„vous a préparé toutes sortes de  
„bonheur, si vous savez en profiter.  
„Vous êtes voisins, et à même de  
„vous rendre mutuellement les ser-  
„vices les plus essentiels. Que vous  
„serviroient, Hermias, cette multi-  
„tude de chevaux, ces richesses,  
„cette

„cette puissance dont vous êtes en-  
„touré, sans l'amitié constante, et  
„à toute épreuve, d'Eraste et de  
„Corisque ? D'un autre côté, à  
„quelle insulte, de la part des mé-  
„chans, ne seroient pas exposés  
„Eraste et Corisque, avec toute  
„leur philosophie, s'ils n'étoient as-  
„surés de la protection d'Hermias ?  
„Ayant passé toute leur vie parmi  
„des philosophes, n'ayant aucun  
„usage du monde, ils ne tarderoient  
„pas à tomber dans les pièges mul-  
„tipliés que le vice tend à la vertu ;  
„il leur faudroit nécessairement in-  
„terrompre l'étude de la véritable  
„sagesse, pour apprendre la sa-  
„gesse et la politique du siècle. Je  
„regarde cependant la connoissance  
„de celle-ci comme indispensable  
„pour ceux qui ne veulent point se  
„séparer de la société. Aidé par la  
„nature et l'expérience, Hermias la

K 4

possède

„possède au plus haut degré de  
„perfection. Que vous dirois-je  
„donc dans la position heureuse où  
„je vous trouve? Hermias, je con-  
„nois parfaitement Eraste et Coris-  
„que; et je vous assure que vous ne  
„sauriez avoir deux amis meilleurs  
„et plus fidelles. On regarde d'or-  
„dinaire une liaison de ce genre  
„comme assez inutile dans le monde;  
„mais je vous conseille de la culti-  
„ver, car cette opinion est une er-  
„reur bien étrange. Et vous, Eraste  
„et Corisque, payez d'un juste re-  
„tour celui qui vous associe géné-  
„reusement à sa grandeur; unissez-  
„vous à lui par les liens les plus  
„étroits de l'amitié, et qu'il y ait  
„entre vous trois un combat, pour  
„ainsi dire, de bienveillance et de  
„tendresse. Mais si, à Dieu ne  
„plaise, quelqu'un de vous semble  
„vouloir rompre une union si douce,  
„car

„car l'inconstance et la foiblesse sont  
„malheureusement un vice de la na-  
„ture humaine, écrivez-moi sur-le-  
„champ, portez-moi vos plaintes,  
„traduisez le coupable devant mon  
„tribunal. A moins que la rupture  
„ne soit entière et bien fondée,  
„comptez que certains enchante-  
„mens, dont sait faire usage la phi-  
„losophie, vous rapprocheront, et  
„réveilleront dans vos coeurs les  
„sentimens d'amitié qui les unis-  
„soient. C'est ainsi que nous devons  
„être philosophes. En suivant ces  
„principes, chacun selon son pou-  
„voir, j'ose vous prédire une vie  
„pleine de bonheur. J'espère que,  
„Dieu aidant, vous serez fidelles au  
„conseil que je viens de vous don-  
„ner. Lisez ensemble cette lettre:  
„lisez-la et relisez-la avec la plus  
„grande attention. Que la justice  
„vous dirige dans tout: jurez-lui  
K 5 „une

„une éternelle fidélité. Ayez un  
„zèle éclairé: le zèle ne doit jamais  
„être séparé de l'instruction; c'est  
„le frère et la soeur. Jurez la même  
„fidélité au Dieu, chef et cause des  
„choses présentes et futures, et au  
„souverain maître, père de ce Dieu.  
„Si nous nous exerçons dans cette  
„science du maître suprême de la  
„nature, nous parviendrons à le  
„connoître, autant qu'il est possible  
„à l'homme qui est heureux.”

CHARL. Voilà, certes, une lettre que j'aime.

EMIL. Platon avoit un bon coeur, et il étoit excellent ami: cette lettre me l'assure.

JENNY. Puisque Charles n'aime pas les longues lettres, je passerai sous silence celles où Platon continue à nous instruire de ses rapports avec Denys; celle encore qu'il  
écrit

écrit aux parens et aux amis de Dion, sur les tracasseries que ce prince faisoit essayer à Dion, et où Platon se trouve mêlé.

CHARL. Je ne voudrois pas cependant que mon opinion. . . .

JENNY. Ton opinion, mon cousin, est assez raisonnable; je ne puis citer toutes les lettres de mon auteur. Il me faut donc terminer; et, pour te plaire, je choisis la plus laconique de toutes ses lettres; l'ame de ce philosophe s'y peint à découvert.

*Platon à Architas: sagesse.*

„Je ne puis vous exprimer le  
„plaisir que m'ont fait les ou-  
„vrages que vous m'avez envoyés.  
„J'estime infiniment l'auteur. Je  
„l'admire, parce qu'il se montre  
„digne de ses ancêtres, si recom-  
„man-

„mandables par leur vertu. Ils  
„passent pour être originaires de  
„Myra, du nombre de ces honnê-  
„tes Troyens qui suivirent Lao-  
„médon, et que l'histoire préconise.  
„Quant aux commentaires dont vous  
„me parlez, ils ne sont pas encore  
„en assez bon état. Je vous les en-  
„voie cependant tels qu'ils se trou-  
„vent; nous sommes également con-  
„vaincus tous les deux de l'attention  
„qu'ils méritent: ainsi je n'ai rien  
„à vous recommander à ce sujet.  
„Portez-vous bien.”



---

DIALOGUE IV.

*Lettres de Démosthène et d'Eschine.*

---

LES MEMES.

CHARLES.

Je savois bien que Démosthène et Eschine étoient les deux plus grands orateurs de l'ancienne Grèce. J'ai lu leurs harangues, qui sont des chefs-d'œuvres ; mais j'ignorois qu'ils tinsent un rang parmi les auteurs épistolaires.

VALINC. Eschine mérite cependant qu'on le compte parmi ces auteurs. Ses lettres sont les productions d'un homme aimable, dont l'esprit est cultivé et le coeur sensible.

ble. Elles respirent par-tout une philosophie douce, gaie; telle, enfin, que chacun peut y atteindre. La seule chose qui fasse de la peine, après les avoir lues, c'est qu'il ne nous en reste pas un grand nombre.

Quant aux lettres de Démosthène, elles ne sont guère que les harangues d'un ministre qui adresse des plaintes et des conseils au sénat et au peuple de la ville.

Ce grand homme, soupçonné et accusé d'avoir reçu des présens d'Harpalus, ennemi de sa patrie, fut condamné à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il fut mis en prison. S'en étant échappé, il se retira à Trézène; mais, croyant cette ville trop foible pour le mettre à l'abri, il se transporta dans un temple de Neptune de l'île Calaurie. C'est de ce lieu qu'il écrivit aux Athéniens plusieurs lettres

lettres apologétiques. Il les a écrites presque toutes après la mort d'Alexandre. Ces lettres, mes chers amis, ne sauroient guère vous intéresser.

CHARL. Je voudrais savoir, néanmoins, comment ce grand homme s'y prend pour solliciter son retour dans sa patrie?

ADOLPHE. Et moi aussi.

JENNY. Je crois, mon oncle, que c'est le voeu général.

VALINC. Lis-nous donc, Jenny, la lettre où Démosthène demande son rappel. (*Jenny prend le volume des mains de son oncle.*)

Démosthène se plaint dans cette lettre de la sentence qui l'a condamné, quoiqu'innocent, malgré les services aussi importans que multipliés qu'il a rendus à l'état. Il rappelle

pelle son administration en peu de mots, et sans se permettre de longs détails. Il déplore sa disgrâce en termes pathétiques. Il s'excuse des motifs de s'être enfui de prison, et de s'être retiré. Il apporte les motifs de son évasion, et fait valoir la circonstance du lieu où il s'est transporté. Il oppose à son abattement actuel, la fermeté et le courage avec lesquels il a servi sa patrie. Il exhorte ses ennemis à le laisser tranquille, et les Athéniens à ne pas seconder leur haine.

ALFR. Mais rien de plus intéressant qu'un pareil sujet.

JENNY. (*lit.*)

*Démosthène au sénat et au peuple :  
salut.*

“Je croyois qu'après les services  
importans que j'ai rendus dans le mi-  
nistère,

e

nière, loin d'être traité comme je le suis, quoiqu'innocent, je trouverois en vous de l'indulgence, même si j'eusse commis quelque faute. Trompé dans mon attente, tant que je vous ai vu condamner tout le monde sur les simples dénonciations du sénat, sans exiger aucune preuve évidente et claire; persuadé que vous cédiez autant de vos droits, que je perdois des miens, je supportois l'injustice en silence. (Pour des juges liés par le serment, s'en rapporter à ce que disoient des sénateurs, sans l'appui d'une preuve, c'étoit céder les droits de la république.) Mais aujourd'hui, que, par un trait de sagesse, vous vous êtes apperçus du pouvoir despotique que quelques-uns s'arrogeoient dans le sénat; que vous jugez sur des preuves; que vous trouvez reprehensibles les simples dénonciations de l'aréopage; je dois,

dois, à ce qu'il me semble (si telle est votre volonté), obtenir la même grace que ceux qui ont été inculpés des mêmes délits, et n'être pas seul, pour des imputations fausses, privé de ma patrie, de mes biens, de la société des personnes les plus chères.

„Et vous devez, Athéniens, avoir à coeur mon retour; non-seulement parce que je souffre sans être coupable envers vous, mais encore pour ménager votre réputation auprès des étrangers: car, si on ne vous rappelle point le temps et les circonstances où j'ai procuré à la ville les plus grands avantages, ne vous imaginez pas que les autres Grecs les ignorent, qu'ils aient oublié les services que je vous ai rendus. Je crains de vous les détailler pour deux raisons: la première, c'est que je redoute l'envie, auprès de laquelle la vérité n'est d'aucun secours; la seconde,

conde, c'est que nous sommes forcés aujourd'hui, par la lâcheté des autres Grecs, de supporter bien des choses indignes des actions que je vous ai conseillées.

„En général, telle a été ma conduite dans l'administration de vos affaires, que je vous ai mérité l'estime de tous les peuples, et que je devois m'attendre, de votre part, aux plus grandes récompenses. Lorsque la fortune, aussi injuste qu'insurmontable, eut décidé, non suivant la justice, mais au gré de son caprice, le combat que vous avez livré pour la liberté des Grecs, je ne me suis pas écarté, dans les temps qui ont suivi, de mon zèle pour vous. Je n'ai jamais sacrifié à ce zèle ni la faveur, ni les espérances, ni les richesses, ni la puissance, ni la sûreté: cependant je voyois jouir de ces avantages ceux qui, dans le ministère,

nistère, agissent contre vos intérêts. Entre plusieurs traits honorables de mon administration, dont je puis me glorifier à juste titre, voici le principal, que je ne craindrai pas de vous marquer.

„Philippe étoit le plus adroit des hommes pour s'attacher tous les coeurs, par son affabilité, et pour attirer, par son argent, les premiers citoyens de toutes les villes grecques. Je suis le seul qui n'ai été gagné ni par ses manières, ni par ses largesses; ce qui, encore aujourd'hui, est glorieux pour Athènes. Quoique j'aie eu avec ce prince des entrevues et des conférences fréquentes, je n'ai jamais accepté les sommes considérables qu'il m'offroit. Plusieurs de ceux qui en ont été témoins vivent encore. Faites attention à ce qu'ils doivent penser de vous, qu'un citoyen qui s'est conduit de la sorte, soit



soit traité si durement. On l'imputera, j'en suis sûr, au malheur, et non pas à quelques crimes dont il soit coupable.

„On se plaindra de votre injustice, que vous devez corriger, en changeant à mon égard; mais tout ce que je viens de dire est au-dessous de ma conduite habituelle dans l'administration des affaires. J'ai gouverné la république sans me laisser dominer ni par la passion, ni par la haine, ni par aucune vue injuste d'intérêt, soit pour l'état, soit pour moi-même. Je n'ai jamais calomnié ni citoyen, ni étranger; je n'ai point fait usage de mes talens contre les particuliers; je les ai employés pour la patrie dans l'occasion. Les plus anciens d'entre vous sont instruits, et ils doivent instruire les plus jeunes, de l'assemblée qui s'est tenue pour Pithon le byzantin, lorsqu'il

qu'il se rendit à Athènes, accompagné des députés de la Grèce, pour exposer les torts de notre ville, et qu'il se retira frustré de son attente, confondu par moi, qui, seul des orateurs, parlai avec force pour vous justifier. Je supprime toutes les ambassades que j'ai remplies pour vous; dans lesquelles vous ne fûtes jamais compromis en aucune façon. A la tête du gouvernement, je n'avois point pour but, Athéniens, que vous l'emportassiez les uns sur les autres; je ne cherchai pas à animer la ville contre elle-même, mais à vous acquérir de la gloire et la réputation de générosité. Tous les citoyens, et sur-tout les jeunes gens, doivent admirer un tel plan de conduite, et ne pas faire seulement attention aux ministres qui ne sont occupés qu'à vous flatter (vous en aurez toujours de ce caractère), mais à

à ceux qui, par zèle, vous reprennent de vos fautes. Je supprime bien des articles, pour lesquels un citoyen, qui n'eût pas rendu d'ailleurs d'autres services, seroit fondé à demander son rétablissement. Les fonctions de chorège, les armemens de vaisseaux, les contributions d'argent, je me suis signalé pour tous ces objets dans toutes les circonstances; j'ai même exhorté les autres.

„Examinez, Athéniens, combien peu chacun de ces services méritoit la disgrâce où je suis tombé. Accablé de maux, je ne sais lequel je dois déplorer d'abord. Parlerai-je de mon âge avancé, où je suis réduit à éprouver un exil dangereux, qui est nouveau pour moi et que je ne mérite pas ?

„Parlerai-je de la honte dont me couvre une sentence qui a été prononcée

noncée sans aucune preuve, sans aucune démonstration? Parlerai-je des espérances dont j'ai été frustré, ne trouvant à leur place que des maux qui étoient dus à d'autres? On ne verra point ni que j'aie été des amis d'*Harpalus*, ni que j'aie été puni pour mon administration précédente, ni que les délits prétendus, qui m'ont fait appeler en justice, aient été prouvés. Enfin, de tous les décrets portés au sujet d'*Harpalus*, le mien est le seul qui ait déchargé la ville de tous reproches: d'où il est clair que je n'ai pas été condamné pour crime, mais que j'ai succombé à cause des conjectures, que j'ai encouru la haine qu'on porte aux citoyens inculpés d'un délit odieux, parce que j'ai été cité le premier. Mais n'ai-je pas alors allégué toutes les raisons qui ont fait absoudre ceux qu'on a accusés depuis? Personne

sonne pourroit-il y ajouter quelque chose? Non, sans doute: quoi qu'on dise, on ne peut réaliser des délits qui n'existent pas.

„J'aurois encore beaucoup à écrire, mais je m'arrête. Je sais par expérience que n'avoir rien à se reprocher, est une foible ressource; qu'il n'est rien de plus triste, rien de plus aggravant dans la douleur. Mais puisque, par un trait de sagesse, vous êtes revenus pour tous les accusés, revenez aussi pour moi, Athéniens; je ne suis coupable envers vous d'aucune faute, j'en atteste les dieux et les héros. Toute ma vie passée dépose en ma faveur: elle doit être pour vous plus digne de foi, qu'une accusation sans preuves et sans fondement. De tous ceux qui ont été calomniés, je ne suis pas, sans doute, celui qui mérite le moins d'égards, ni le moins de  
L            créance.

créance. Vous auriez tort aussi de m'en vouloir pour m'être retiré. Si je l'ai fait, ce n'est pas que j'eusse de vous une mauvaise opinion, ou que je me fusse d'avance ménagé un refuge ailleurs: mais, outre que mon esprit ne pouvoit soutenir l'idée de l'ignominie d'une prison, je ne croyois pas qu'à mon âge je dusse éprouver cette affliction dans mon corps: de plus, je pensai que vous n'étiez pas fâchés que je me dérobasse à un affront qui me perdoit sans vous être utile.

„Mais vous pouvez vous convaincre par plusieurs preuves, que j'étois uniquement jaloux de vous plaire. Je ne me suis pas réfugié dans une ville, où je dusse vivre avec magnificence, mais dans une ville, où je savois que s'étoient retirés vos ancêtres, lorsqu'ils furent investis par l'armée des Perses; dans une ville que  
je

je savois vous être entièrement dévouée: c'est Trézène <sup>1)</sup>). Puissent sur-tout les dieux la récompenser de l'attachement qu'elle vous témoigne, et des services qu'elle m'a rendus! Puissé-je moi-même lui marquer ma

L 2 re-

---

1) Lorsque Xerxès vint fondre sur la Grèce, et marchoit contre Athènes avec une armée formidable, les Athéniens, résolus d'abandonner leur ville, firent passer leurs pères et leurs mères qui étoient âgés, avec leurs femmes et leurs enfans, à Trézène, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité; car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, ce qui revient à-peu-près à trois sous et demi de notre monnoie. Ils permirent, outre cela, aux enfans de prendre des fruits partout, et établirent encore un fonds pour le paiement des maîtres qui les instruiroient. Trézène est une petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponèse appelée l'*Argolide*.

reconnoissance, si vous me rappelez dans ma patrie ! A Trézène, quelques-uns, pour flatter mes maux, vouloient vous blâmer, comme ayant commis une faute à mon égard. Je cherchai à vous excuser avec toute la chaleur convenable, et c'est, je crois, la principale cause pour laquelle les Trézéniens, admirant ma vertu, m'ont décerné des honneurs publics. Mais voyant que leur force ne répondoit pas à leur zèle, que pour le moment ils ne pouvoient me mettre à l'abri, je me suis transporté dans un temple de Neptune de l'île de Calaurie <sup>1)</sup>, où j'ai fixé  
mon

---

1) Calaurie, île voisine de Trézène, fort obscure avant qu'elle eût servi de tombeau à Démosthène. Rappelé de son exil, craignant d'être livré par ses concitoyens à Antipater, roi de Macédoine, qui demandoit sa tête, il s'y retira une seconde fois. Toujours persécuté par le monarque, voyant que le temple de



mon séjour, non-seulement pour ma sûreté propre (j'espère que le respect pour le Dieu me servira de sauve-garde, sans toutefois en être certain: lorsqu'on est en péril et à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté foible et douteuse), mais encore parce que de-là je vois tous les jours ma patrie, pour laquelle je me sens autant d'affection, que je prie les dieux de vous inspirer pour moi de bienveillance.

„Afin donc, Athéniens, que je ne sois pas plus long-temps affligé des maux qui m'accablent, ordonnez pour moi ce que vous avez déjà ordonné pour quelques-uns; faites qu'il ne m'arrive rien d'indigne de vous, et que je ne sois pas réduit à

L 3            supplier

---

Neptune, où il s'étoit réfugié, n'étoit pas pour lui un asyle sûr, il ne put survivre à l'idée de tomber entre les mains de l'ennemi de sa patrie.

supplier les autres ; ce qui ne vous seroit pas honorable. Si vous êtes irrités contre moi sans retour, il me seroit plus avantageux de mourir ; et vous devez croire que je le pense comme je le dis, que je ne me pare point de beaux sentimens, puisque je vous ai rendu maîtres de mon sort. Je n'ai pas fui le jugement ; je n'ai voulu ni trahir la vérité, ni me soustraire à l'autorité d'aucun de vous ; je me suis livré à vos décisions, persuadé que ceux dont j'ai obtenu toutes mes distinctions et tous mes avantages devoient pouvoir, s'ils le vouloient, commettre une faute à mon égard. Mais puisqu'heureusement une fortune plus juste, surmontant les injustices de l'autre, vous a permis de délibérer deux fois sur la même affaire, et de revenir sur une sentence qui n'est pas irrévocable, sauvez-moi, Athéniens,



fert; voilà ce qui me fait déplorer mon sort. Jugez de mon abattement comme vous devez, vous verrez que, dans toutes mes démarches pour vous, je n'ai montré ni foiblesse, ni lâcheté. Voilà ce que je vous dis à tous, Athéniens; je vais dire un mot dans cette même lettre pour mes ennemis particuliers. Dans tout ce qu'ils ont fait, abusant de votre ignorance, je suppose qu'ils ont eu dessein de vous servir, et je ne leur en fais pas un crime; mais à présent que vous êtes instruits, si, n'inquiétant plus les autres, ils cessent aussi de me poursuivre, ils feront bien; s'ils s'obstinent à me persécuter, je vous prie de m'être favorables, et de ne pas souffrir que leur haine prévale sur votre bienveillance pour moi. Je vous recommande à la protection des dieux."

VALING.

VALINC. Démosthène ne parloit pas différemment à la tribune. Sa lettre est écrite dans le style de ses discours. Il est difficile de voir rien de plus persuasif, de plus éloquent; et si ce n'est pas là tout-à-fait le genre épistolaire de particulier à particulier, il faut convenir cependant que, cette lettre s'adressant à tout un peuple souverain et à ses magistrats, l'auteur a pu s'élever avec son sujet; et je le proposerois aujourd'hui pour modèle à tout homme qui, tombé dans les mêmes malheurs, auroit à fléchir les mêmes juges.

ALFRED. Je serois curieux, à présent, de savoir si Démosthène emploie le même style dans ses lettres à ses amis?

VALINC. Tu peux en juger par la seule lettre, en ce genre, qui se trouve dans son recueil, et qu'il avoit

L 5 écrite

écrite à un de ses concitoyens, long-temps avant son exil, et lorsqu'il débutoit à peine dans la carrière de l'éloquence.

*Démosthène à Héraclodore: salut.*

„Je ne sais si je dois croire, ou  
„non, ce que m'annonce Ménécrate.  
„Il me dit qu'Eratus a dénoncé  
„Epitime, qu'il l'a traîné en pri-  
„son, et que vous, Héraclodore,  
„vous plaidez contre lui, vous êtes  
„le plus ardent de ses persécuteurs.  
„Je vous en prie, au nom de Jupi-  
„ter-Hospitalier et de tous les dieux,  
„ne me causez aucune peine, aucune  
„affliction. Vous le savez; outre  
„que j'ai fort à coeur le salut d'Epi-  
„time, je regarderois comme un  
„grand malheur pour moi qu'il lui  
„arrivât quelque disgrâce, et que  
„vous en fussiez la cause: j'en rou-  
„girois devant les personnes qui sa-  
„vent

„vent le bien que je disois de vous  
„à tout le monde. Je me croyois  
„fondé à en dire, non que je vous  
„eusse fréquenté; mais je voyois que  
„vous jouissiez de l'estime publique;  
„que vous aviez acquis de la science,  
„et à une école qui véritablement ne  
„connoît ni les intrigues, ni les ar-  
„tifices de l'ambition et de la cupi-  
„dité, qui rapporte tout au souve-  
„rain bien et à la souveraine justice.  
„C'est un crime, selon moi, quand  
„on est élevé à l'école de Platon, de  
„ne pas avoir l'imposture en horreur,  
„de ne pas être bon à l'égard de tous  
„les hommes. Ce qui me seroit en-  
„core infiniment désagréable, c'est  
„qu'après m'être porté d'affection  
„pour vous, je fusse contraint de  
„changer à votre égard. Quand je ne  
„parlerois point de vos procédés,  
„que je n'attendois pas de vous, et  
„qui annoncent du mépris pour ma  
„per-

„personne, la chose n'en seroit pas  
„moins réelle. Si vous faites de moi  
„peu de cas, parce que je ne suis  
„pas encore des premiers de la  
„ville, faites attention que vous  
„avez été jeune, et dans l'âge où je  
„suis maintenant. C'est votre ad-  
„ministration qui vous a fait ce que  
„vous êtes; peut-être obtiendrai-je  
„aussi cet avantage: ayant du zèle,  
„je pourrai réussir, si la fortune  
„me seconde. Il n'est rien de plus  
„beau que de placer à propos un  
„bienfait; je vous le demande pour  
„moi-même. Ne vous laissez con-  
„duire ni gagner par ceux qui ont  
„moins de sagesse que vous; ame-  
„nez-les plutôt à vos sentimens.  
„Faites en sorte que je vous trouve  
„fidelle à tous les engagemens de  
„l'amitié; qu'Epitime soit sauvé et  
„tiré du péril. Je reviendrai dans  
„le temps où vous me marquerez  
„que



„que je dois revenir. Faites-le moi  
„savoir par lettres; faites-moi con-  
„noître vos intentions comme à un  
„ami. Adieu.”

JENNY. J'aime beaucoup cette lettre-là. Si l'on dit que ce genre d'écrire est celui d'un orateur, qu'importe, si le but est rempli, si Démosthène n'omet rien en écrivant pour obtenir de son ami l'effet de sa demande. Il me semble qu'il est impossible d'écrire avec plus d'art. Le blâme, la louange, l'exhortation, les sentimens d'estime, d'amitié, de reconnoissance, de vertu, l'estime de soi, d'autrui, tout ce qui peut faire impression sur l'esprit ou le coeur d'Héracliodore, est mis en usage dans cette lettre en faveur d'Épitime.

VALINC. Cela n'empêche point que cette lettre ne soit un peu trop  
dans

dans le style oratoire. Les mêmes moyens de conviction pourroient s'y trouver avec un style plus simple. Mais ce défaut, je l'avoue, ne peut guère s'appercevoir dans une traduction, qui, sans égard pour les diverses nuances de style, ne nous rend que les pensées des auteurs, et confond à nos yeux la manière de Démosthène avec celle d'Eschine, et nous permet à peine de distinguer entre ces deux styles et celui d'Isocrate.

DIALOGUE V.

*Lettres d'Eschine; suite.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

Eschine, l'auteur que l'on peut regarder sans contredit comme le meilleur épistolaire de l'ancienne Grèce, ne nous a laissé que douze lettres, parmi lesquelles il en est même trois (la septième et les deux dernières), qu'on peut regarder comme supposées, et faites après coup par quelque sophiste ou rhéteur.

Eschine et Démosthène, ces deux grands hommes, si bien faits l'un

l'un et l'autre pour connoître tout leur prix, payèrent à l'humanité le déplorable tribut d'une jalousie mutuelle.

Démosthène l'emportoit sur son rival par son éloquence. C'est ce qu'Eschine ne pouvoit guère se dissimuler à lui-même. De-là, ses torts envers celui dont les succès toujours croissans humilioient son amour-propre. Il n'est pas sûr aussi que Démosthène n'ait pas mérité ses censures. Quoi qu'il en soit, Eschine ayant accusé Ctésiphon, ou plutôt son rival, dans la personne de Ctésiphon, et n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages, fut condamné à l'exil, et se retira à Rhodes, d'où il écrivit les lettres qui nous restent de lui. Vous remarquerez à cet égard, mes chers amis, que c'est au malheur, presque inséparablement attaché aux pas  
des

des grands hommes, que ceux-ci doivent l'augmentation de leur gloire.

ALFR. Ceux-ci n'en auroient pas été moins bons orateurs sans leur exil.

VALINC. Mais ils ne seroient pas aujourd'hui connus de vous sous les rapports d'auteurs épistolaires; il ne nous resteroit d'eux aucune de leurs lettres.

ALFR. Je l'avoue.

VALINC. Autre réflexion extrêmement importante: c'est que tous ces grands hommes, auxquels on peut bien reprocher quelques fautes inséparables de l'humaine foiblesse, ont eu soin de ne nous transmettre dans leurs lettres que des principes également avoués de la raison et de la vertu.

ADOLPHE. Nous ne pouvons en  
juger

juger que par celles de leurs lettres qui nous sont parvenues, et c'est le plus petit nombre.

VALINC. Ces lettres peuvent nous cautionner toute leur correspondance; la sagesse dont ils y font profession, semble leur défendre toute variation dans leur morale. Mais supposât-on que toutes leurs lettres n'eussent point été marquées au même caractère d'honnêteté, ce que rien ne peut nous permettre de supposer, j'en tirerois cette autre conséquence mémorable; c'est que l'équitable postérité auroit fait justice de leurs productions moins dignes d'être conservées; c'est que les seuls ouvrages avoués par la vertu sont dignes de survivre à leur auteur; c'est enfin que, pour arriver à la solide gloire des lettres, des sciences ou des arts, on doit avant tout en relever la fin par le motif, et n'y chercher

chercher l'agréable qu'en vue de l'utile. L'étude cultivée dans d'autres vues, telle, par exemple, que celle de flatter les passions des hommes, et de s'attirer ainsi les vains applaudissemens de la multitude, est une des plus déplorables calamités de notre nature, et une des sources les plus funestes de tous nos vices sociaux. Mais je m'éloigne de mon sujet, mes chers amis, et ne m'apperçois pas qu'en m'arrêtant à ces idées morales, je me rends intelligible à plusieurs de vous. Je reviens donc à Eschine. Je ne voulois d'abord vous priver d'aucune de ses lettres; mais comme je crains que le sujet n'ait rien de fort attrayant pour vous, je fixerai votre choix aux trois ou quatre premières.

La première lettre est adressée à Philocrate, et renferme quelques particularités sur le voyage d'Eschine d'Athènes

d'Athènes à Rhodes. Le Philocrate auquel il écrit, n'est pas celui dont il est beaucoup parlé dans ses discours et dans ceux de Démosthène. Ce philocrate avoit été exilé, et nous ne voyons nulle part qu'il ait été rappelé de son exil.

A PHILOCRATE.

„Etant partis, le soir, de Muni-  
„chie, un vent favorable nous por-  
„ta, le lendemain, sur le midi, à  
„Corresse, ville des Céliens. Là,  
„nous nous arrêtâmes neuf jours,  
„car le vent étoit contraire; et nous  
„étant remis en mer, nous arrivâ-  
„mes à Delos avec le lever du so-  
„leil. Les Déliens étoient attaqués  
„d'une maladie contagieuse. Leurs  
„visages étoient remplis de taches  
„blanches, leurs cheveux s'étoient  
„blanchis, leurs cous et leurs poi-  
„trines étoient enflés; du reste, ils  
„n'avoient



„n'avoient pas de fièvre, ils ne  
„ressentoient pas de grandes dou-  
„leurs: il n'y avoit aucun change-  
„ment dans les autres parties du  
„corps. Ils attribuoient cette cala-  
„mité à la colère d'Apollon, et ils  
„croyoient que ce Dieu leur avoit  
„envoyé cette maladie, parce qu'un  
„homme de distinction avoit été  
„enterré dans leur île, contre l'u-  
„sage <sup>1)</sup>.

„Pour nous, comme si nous eus-  
„sions été jetés dans un pays in-  
„connu ou dans une île de l'Océan  
„atlantique <sup>2)</sup>, et que nous eus-  
„sions vu tout-à-coup des hommes  
„d'un

---

1) L'histoire confirme cette particularité rapportée par Eschine: nous y voyons qu'il étoit défendu à Delos d'enterrer les morts dans l'île.

2) Suivant les anciens, cette mer étoit remplie de prodiges et de choses extraordinaires.

„d'un teint extraordinaire, nous  
„nous enfûmes la nuit, nous de-  
„mandant les uns aux autres, dans  
„le cours de la navigation, si  
„chacun avoit le teint et les che-  
„veux qu'il avoit apportés de sa  
„ville. Il survint un orage, et un  
„vent violent qui nous emporta par-  
„delà l'île de Crète, près de Psama-  
„thonte <sup>1)</sup>. Nous étions vis-à-vis  
„de cette ville; nous fûmes repous-  
„sés par un vent de Lybie, et re-  
„portés au même endroit par un  
„vent de septentrion. Nous res-  
„tâmes cinq jours sur mer, après  
„lesquels nous abordâmes à Athro-  
„ne; et cela, pour nous apprendre  
„à rester tranquilles et à ne pas nous  
„embarrasser si un citoyen, dans  
„sa patrie, étoit couronné, ou non,  
„contre les loix. De-là, après quatre  
„jours,

---

1) Ville de Laconie.

„jours nous arrivâmes à un port de  
„Rhodes. Me trouvant incommodé  
„de l'asthme, je séjournai dans cet  
„endroit; et comme mon indisposi-  
„tion ne diminuoit pas, je passai  
„à Rhodes, qui sembla sourire à  
„mon arrivée; car aussitôt que j'y  
„fus entré, je me portai beaucoup  
„mieux. Voilà jusqu'à présent ce  
„que j'avois à vous dire. Lorsqu'il  
„m'arrivera quelque chose de nou-  
„veau, je vous en ferai part. Soyez  
„heureux, et n'attaquez ni plus  
„foible ni plus puissant que vous.”

#### DEUXIEME LETTRE.

*Cette lettre est adressée à Ctési-  
phon, l'auteur du décret qui cou-  
ronnoit Démosthène: apparemment  
que Ctésiphon, voyant Eschine con-  
damné, avoit senti la compassion  
succéder dans son coeur à la haine,  
et que, dans un transport de gé-  
nérosité,*

*nérosité, il lui avoit fait, à son départ, des offres de service. Escilne lui écrit, et se plaint de ce que, malgré ces offres, il le déchire en son absence, et que même il le persécute dans la personne de ses parens.*

A C T E S I P H O N.

„Nicostrate, mon oncle maternel,  
„m'a écrit que vous le persécutiez  
„sans ménagement, et que vous me  
„reprochiez ma disgrâce dont vous  
„êtes l'auteur. Je ne conçois pas  
„dans quels sentimens vous me te-  
„niez, à mon départ, des discours  
„qui me persuadoient que vous par-  
„liez avec sincérité, que votre coeur  
„étoit d'accord avec votre bouche.  
„Je vous croyois d'autant plus, que  
„mon infortune me paroissoit peu  
„digne de compassion, même pour  
„des ennemis, et que d'ailleurs je  
„VOUS

„vous voyois un air triste et affligé,  
„presque les larmes aux yeux Aussi  
„recommandé-je à quelques-uns de  
„mes proches de s'adresser à vous,  
„s'ils avoient besoin de quelque  
„chose; je les assurai qu'ils n'es-  
„suieroiient aucun refus. Moi-même,  
„je vous ai souvent écrit pour récla-  
„mer vos services à Athènes; et  
„maintenant que je ne vous porte  
„aucun ombrage, que je ne vous in-  
„quiète ni vous, ni personne, vous  
„cherchez à me nuire. Sans faire  
„attention ni aux caprices de la for-  
„tune, ni à l'incertitude des évé-  
„nemens humains, vous recommen-  
„cez contre moi le combat, lors-  
„que je suis banni de ma patrie,  
„que je suis privé de tous mes  
„droits, de ma ville, de mes con-  
„citoyens, de mes amis. Le mal  
„que vous dites de moi, en mon  
„absence, pourroit fort bien vous

M „rendre

„rendre odieux, et montrer en vous  
„un homme qui se porte à décrier  
„un mort dans une ville, où règne  
„tant de douceur et de politesse.  
„On n'aura point de moi une plus  
„mauvaise opinion, parce que vous  
„m'invectiveriez en mon absence; on  
„plaindra seulement mon malheur;  
„on me jugera plus digne de pitié.  
„Il étoit un temps où j'aurois pu  
„vous tenir tête; mais aujourd'hui,  
„je ne veux plus parler pour moi,  
„ni même entendre les invectives de  
„mes ennemis. Insulter un vieillard  
„tranquille, qui n'a aucune espé-  
„rance de pouvoir jamais repousser  
„l'injure, qui n'a de ressources qu'en  
„vous autres, qui ne pouvez plus  
„vous sauver vous-mêmes<sup>1)</sup>; n'est-  
„ce pas le comble de la honte?  
„Au

---

1) Athènes avoit alors bien de la peine à se défendre contre les Macédoniens qui cherchoient à l'opprimer.

„Au nom de Dieu, Ctésiphon,  
„quand vous auriez la plus grande  
„envie de me chagriner, que nul  
„de mes maux n'auroit assouvi  
„votre ressentiment, ne vous char-  
„gez pas d'une telle infamie, vous  
„et vos enfans, que vous élevez,  
„sans doute, dans l'espoir de trou-  
„ver en eux le soutien de votre  
„vieillesse. Souvenez-vous qu'Es-  
„chine n'a jamais pensé qu'il seroit  
„réduit à la situation où il se trouve,  
„non plus que tant d'autres qui jouis-  
„soient de plus d'autorité que vous,  
„qui étoient plus distingués que  
„vous et moi.”

TROISIEME LETTRE.

*Cette lettre, ainsi que la suivante,  
ne porte pas le nom de celui auquel  
elle est adressée. On voit dans celle-  
ci la principale raison qui console  
Eschine dans sa disgrâce.*

M 2

“Il

„Il arrive, pour l'ordinaire, que  
„ceux qui sont exilés injustement,  
„sollicitent leur rappel; et, s'ils ne  
„l'obtiennent pas, ils déclament  
„contre leur patrie, et se plaignent  
„d'en être maltraités. Pour moi,  
„tombé dans une disgrâce que ne  
„devoit pas me faire craindre ma  
„conduite dans le gouvernement,  
„quoique condamné moi-même en  
„accusant les autres, je ressens quel-  
„que peine, comme cela est naturel,  
„mais nulle indignation. Jen'ai point  
„la folie de croire qu'Eschine, fils  
„d'Atromète, qui est exilé, qui es-  
„sue un traitement fort commun  
„dans Athènes, doive être indigné  
„contre une ville qui a banni Thé-  
„mistocle, le libérateur de la Grèce;  
„contre une ville où Miltiade <sup>1)</sup> est  
„mort

---

<sup>1)</sup> Miltiade connu par la victoire rempor-  
tée à Marathon contre les Perses. Ses en-



„mort en prison, chargé d'années,  
„parce qu'il étoit redevable au trésor  
„d'une somme légère. Mais je pense  
„qu'il sera vraiment honorable pour  
„moi, chez la postérité, d'avoir reçu  
„le même affront que ces grands  
„hommes, d'avoir été jugé digne  
„d'éprouver le même sort.”

QUATRIÈME LETTRE.

(Cinquième dans le Recueil.)

*Dans cette lettre, Eschine expose la manière obligeante dont il a été accueilli par Cléocrate. Il fait l'éloge de la sagesse de ce même Cléocrate; il se trouve heureux de vivre avec un tel homme: cependant il ne peut dissimuler que son exil lui cause quelque peine.*

M 3

“Juliade, —

---

vieux le firent condamner à une amende de cinquante talens. Ne pouvant la payer, il fut mis en prison, et il y mourut, à la honte de sa patrie.

„Juliade, sur lequel vous comptiez le plus, n'étoit pas à Rhodes, à mon arrivée. Il étoit à Linde <sup>1)</sup>; et, à son retour, il ne m'a pas merveilleusement accueilli: il ne m'a fait que la politesse commune de m'envoyer demander si j'avois besoin de quelque chose. Pour Cléocrate, je ne pourrois assurément vous marquer toutes les attentions qu'il a eues vis-à-vis de moi. Il m'a fait donner par la ville une maison et une terre à Camire; il m'a fourni lui-même des provisions suffisantes pour une année, et non-seulement à moi, mais encore à Theutras et à Oplistie <sup>2)</sup>. Quoique les denrées  
„de

---

1) Linde, Camire et d'autres endroits voisins de Rhodes, étoient ce que nous appelions la banlieue de cette ville.

2) C'étoient, sans doute, des amis ou des parens d'Eschine, qui l'avoient accompagné dans son exil.

„de ce pays soient inférieures, pour  
„la plupart, à celles d'Athènes, telles  
„que l'huile et le miel, elles sont  
„néanmoins assez bonnes pour qu'on  
„puisse se passer des productions de  
„l'Attique. Le vin est beaucoup  
„meilleur que le vôtre. Il m'a aussi  
„envoyé de la pâtisserie faite de pi-  
„gnons, de farine et d'épice, dont  
„je vous ai fait part. Voilà ce que  
„j'ai reçu de lui, et du bled en si  
„grande quantité, que je pourrois  
„en nourrir avec moi tous les Co-  
„thocides <sup>1)</sup>. Il a ajouté encore  
„bien des présens de cette nature,  
„que je ne vous marquerai pas,  
„dans la crainte de paroître entrer  
„dans des détails minutieux. Faire  
„grand cas de trop petites choses,  
„c'est la marque, je le sais, d'un  
M 4 „petit

---

1) Les citoyens du bourg de Cothoce,  
dont étoit Eschine.

„petit esprit, d'un homme ridicule.  
„J'avoue, toutefois, que je suis  
„fort sensible aux moindres marques  
„d'amitié. Je ne puis taire, par  
„exemple, que Cléocrate nous four-  
„nit d'excellens morceaux de san-  
„gliers et de chèvre sauvage. De  
„plus, il est lui-même tous les jours  
„avec moi; il me communique sa  
„sagesse, qui est bien supérieure  
„à la mienne. Ce que j'ai appris  
„par le malheur, il l'évite par de  
„sages précautions, instruit par la  
„raison, et non, comme les insen-  
„sés, par l'expérience. Il ne se  
„mêle pas du gouvernement. Enfin,  
„le seul Cléocrate me tient lieu de  
„toutes les autres villes, de tous  
„les autres hommes. Je dis plus  
„encore, ma disgrâce me plaît in-  
„finiment; et il me paroît que c'est  
„commencer à vivre, que d'être dé-  
„gagé de toute administration pu-  
„blique.

„blique. Oui, je suis si satisfait de  
„ma situation présente, qu'il me  
„semble que je suis délivré de la  
„passion de gouverner l'état, comme  
„d'un maître dur et féroce; ainsi  
„que Sophocle, déjà vieux, le di-  
„soit, à ce qu'on rapporte, d'une  
„autre passion. Lors donc que la  
„raison domine, je me trouve très-  
„heureux par mon exil: je vais  
„même quelquefois jusqu'à savoir  
„gré à Démosthène de ses invectives  
„et de ses bons mots, qui n'ont ja-  
„mais fait rire que Ctésiphon. Mais  
„quand je pense à mes amis d'A-  
„thènes, à mes proches, aux as-  
„semblées, au bourg de Colyte, où  
„j'ai demeuré quarante-cinq ans, à  
„ma terre d'Halkès, aux entretiens  
„agréables que j'y ai eus avec vous  
„et avec Philimes, tout mon sang  
„se trouble, et reflue d'un autre  
„côté: mais mettons des bornes à

„nos larmes. Vous, soyez heureux.  
„Évitez les affaires, évitez Leptine;  
„il est notre ennemi; et, d'ailleurs,  
„il est tel, qu'il n'y a point de  
„gloire à l'emporter sur lui, et qu'il  
„y auroit beaucoup de honte à en  
„être vaincu. Si vous vous rencon-  
„trez, par hasard, ensemble, et  
„qu'il parle contre moi, tâchez de  
„vous taire, si vous pouvez, et de  
„rire: un personnage aussi odieux  
„que ridicule, est assez puni d'être  
„jugé par tout le monde. Si vous  
„ne craignez pas trop la mer, ve-  
„nez me trouver; vous vous en  
„retournerez quand vous m'aurez  
„procuré le plaisir de vous voir.”

DIALOGUE VI.

*Lettres d'Isocrate.*

---

LES MEMES.

VALINCOUR.

Isocrate, à qui Fénelon <sup>1)</sup> dispute le titre d'orateur vraiment éloquent, a du moins le mérite incontestable d'avoir enseigné la morale de la vertu dans tous ses ouvrages. Ses lettres sont une suite de sages conseils, et d'utiles avis qu'il donne

---

1) Dial. de l'éloquence.

donne à des monarques et à des princes; le style en est toujours sérieux, et presque aussi soutenu que celui de ses discours.

JENNY. Isocrate nous a-t-il laissé beaucoup de lettres?

VALINC. Le même nombre qu'eschiné; c'est-à-dire, neuf; car il ne faut pas le regarder comme l'auteur d'une dixième lettre qu'on lui attribue, écrite d'un ton dur et impoli, qui n'est pas le sien.

CHARLES. Son ton ne me paroît pas, en général, très-insinuant.

VALINC. Il parle librement et avec franchise. Les philosophes et les orateurs grecs se piquoient de parler



parler ainsi, sur-tout à l'égard des rois et des princes, dont ils se regardoient comme les égaux, ou même comme les supérieurs. Isocrate néanmoins est franc dans son discours, sans insulter aux personnages auxquels il écrit. On peut en juger par ses cinq lettres à Philippe, roi de Macédoine, et par les avis qu'il donne directement au jeune Alexandre, et qui ne manquent pas d'urbanité. Je bornerai mes citations à cette dernière lettre.

*Isocrate à Alexandre: salut.*

„En écrivant au roi votre père,  
„il seroit, sans doute, peu honnête  
„de vous oublier: je ne dois pas  
„manquer cette occasion de vous  
„écrire. J'entends dire à tout le  
„monde

„monde, que vous avez un carac-  
„tère doux; que vous cultivez les  
„sciences avec toute l'ardeur de  
„quelqu'un qui en sent le prix;  
„que vous aimez la ville d'Athè-  
„nes; que, parmi nos citoyens <sup>1)</sup>,  
„vous goûtez, non ceux qui ont  
„négligé de se faire des principes,  
„et qui ont des inclinations per-  
„verses, mais ceux que vous ne  
„vous repentirez jamais d'avoir fré-  
„quentés, que vous pouvez, sans  
„risque, entretenir de vos affaires, en  
„un mot, auxquels doit s'attacher  
„un homme raisonnable. On me  
„rapporte

---

1) Les Athéniens étoient fort considérés pour leur esprit et pour leurs lumières. Les princes et les monarques recherchoient leur société, et ambitionnoient leur estime. On sait le mot du même Alexandre au milieu de ses expéditions: *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour me faire estimer de vous!*

„rapporte' encore que vous ne  
„dédaignez aucune partie des scien-  
„ces, pas même la dialectique, quoi-  
„que vous pensiez qu'elle n'est faite  
„que pour les disputes de l'école, et  
„qu'elle ne convient ni à un chef  
„de république, ni à un monarque.  
„Vous préférez, dit-on, à toute  
„autre étude celle de l'éloquence, qui  
„sert en même temps à régler les  
„affaires particulières, et à délibérer  
„sur les intérêts publics. Il me  
„semble donc déjà vous voir diriger  
„la conduite des peuples par des  
„principes sûrs et invariables; dis-  
„tinguer avec un jugement droit ce  
„qui est juste et honnête, et ce qui  
„ne l'est pas; distribuer avec équité  
„les punitions et les récompenses.  
„Non, vous ne pouviez rien faire  
„de mieux que de vous livrer à une  
„pareille étude: par là, vous faites  
„espérer au monde, ainsi qu'au roi  
„votre

„votre père, que si, en avançant en  
„âge, vous persistez dans ces goûts,  
„vous surpasserez les autres hom-  
„mes en sagesse, autant qu'il les  
„surpasse en puissance.”

---

*Fin du Tome premier.*

---

T A B L E  
D E S D I A L O G U E S  
CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

P R E F A C E. Page 7

P R E M I E R E P A R T I E.

DIALOGUE I. *Importance de l'Art épistolaire.* 11

DIALOGUE II. *De quelques Règles de goût et de style.* 17

DIALOGUE III. *De deux règles importantes de l'Art épistolaire.* 27

DIALOGUE IV. *Du style qui convient aux Lettres; nécessité d'étudier les bons modeles.* 33

DIA-

DIALOGUE V. <i>Leçons de goût et de sentiment.</i>	Page 43
DIALOGUE VI. <i>Qu'il faut travailler les Lettres avec soin; et comment ce précepte doit être entendu.</i>	49
DIALOGUE VII. <i>De l'avantage de la composition journalière pour se former au genre épistolaire.</i>	57
DIALOGUE VIII. <i>Que l'étude des belles-lettres, sciences et arts, sert à la perfection du genre épistolaire.</i>	67
DIALOGUE IX. <i>Utilité du concours de plusieurs Elèves dans l'exercice du genre épistolaire.</i>	75
DIALOGUE X. <i>Concours de plusieurs Elèves dans l'exercice du genre épistolaire.</i>	80
DIALOGUE XI. <i>Exemple d'un concours dans l'exercice du genre épistolaire</i>	86
DIALOGUE XII. <i>Sur les égards dus aux personnes auxquelles on écrit.</i>	109
	DIA-

DIALOGUE XIII. <i>Comment il faut com- mencer et finir les Lettres.</i>	117
DIALOGUE XIV. <i>Du cérémonial des Lettres.</i>	124
DIALOGUE XV. <i>Suite du précédent.</i>	142
DIALOGUE XVI. <i>Des lettres philosophi- ques, morales et en vers; des Lettres de romans, et autres, etc.</i>	160

SECONDE PARTIE.

DIALOGUE I. <i>De l'invention du Genre épistolaire.</i>	Page 165
DIALOGUE II. <i>Lettres des anciens Philo- sophes grecs.</i>	174
DIALOGUE III. <i>Les Lettres de Platon.</i>	200
DIALOGUE IV. <i>Lettres de Démosthène et d'Eschine.</i>	229
DIALOGUE V. <i>Lettres d'Eschine; suite.</i>	255
DIALOGUE VI. <i>Lettres d'Isocrate.</i>	275

---

Fin de la Table du premier Volume.







Gc 1842<sup>h</sup>

(1.)

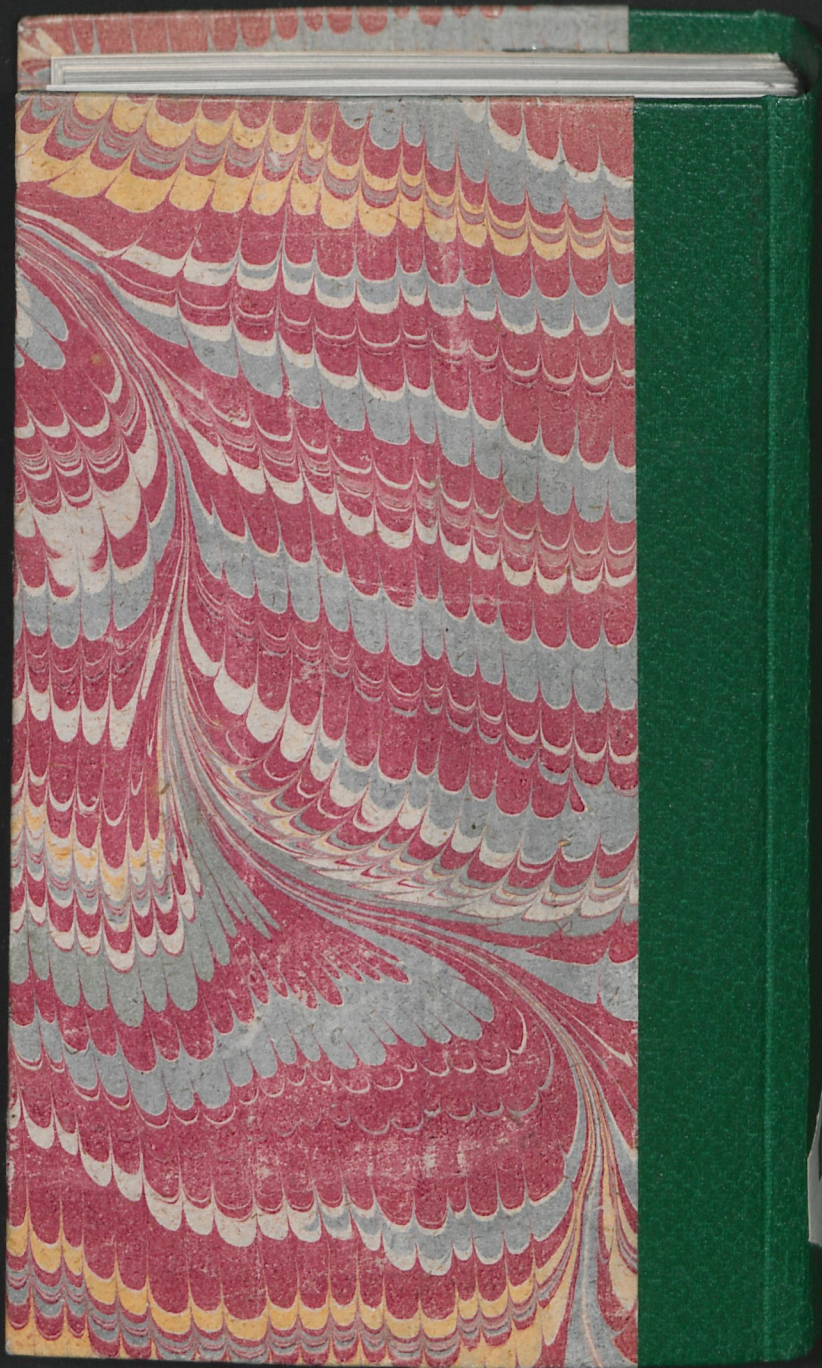
ULB Halle

3

003 790 908



v278



L  
EPIST

DIA  
sur la man  
les

Ouvrage divis  
LES PRÉCEPT

servir à l'Instr

PAR L.

TOME

A L  
CHEZ GEORGE AU

1 8



8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8

B.I.G.

Farbkarte #13

Black

3/Color

White

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

